

LE PAYS DE FRANCE



La mine sous-marine

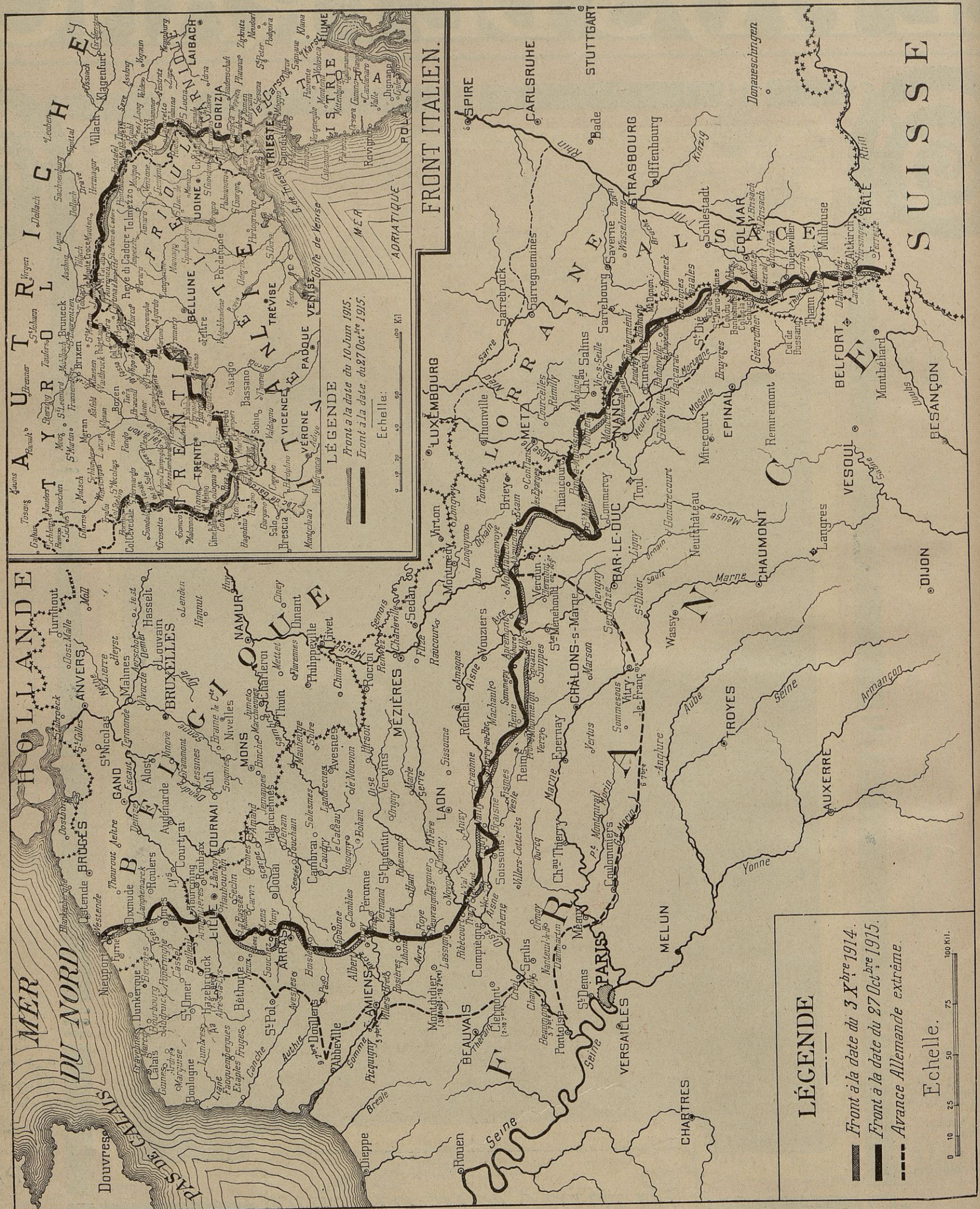
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Mat
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 21 AU 28 OCTOBRE

NOTRE ascendant sur l'ennemi continue à se manifester sur tous les points du front ; non seulement nous repoussons toutes ses contre-attaques si violentes soient-elles, mais nous gagnons du terrain et enlevons les obstacles qui avaient gêné notre offensive. Dans une visite qu'il a faite à nos armées en compagnie du président de la République, le roi d'Angleterre a tenu à leur exprimer toute son admiration pour leur vaillance et leur ténacité.

Les Allemands nous ont tâtés cette semaine un peu de tous les côtés ; partout ils ont trouvé à qui parler.

En Belgique, le 22 octobre, vers Lombaertzyde, c'est-à-dire près de Nieupoort, ils ont esquissé une attaque précédée d'un bombardement ; mais ils n'ont pu passer à l'exécution ; aussitôt découverts les rassemblements ont été dispersés par notre feu et leurs troupes ont dû rentrer dans leurs abris. Depuis ce jour, la canonnade s'est seule fait entendre et l'artillerie belge a vigoureusement répondu par des tirs de riposte.

Sur le front de l'armée britannique, l'artillerie a été très active notamment au sud du canal de la Bassée ; les actions d'infanterie se sont réduites à des combats de grenades dans les tranchées et à des travaux de mines et de contre-mines sans résultats importants.

En Artois, c'est le fortin de Givenchy, dont nous nous sommes emparés, qui a été l'objet d'attaques répétées de l'ennemi. Ce fortin est situé sur la bande étroite du bois de Givenchy qui borde Souchez en face du bois en Hache qui occupe la rive gauche. Huit fois en cinq jours les Allemands ont tenté de reprendre cette position ; huit fois ils ont été repoussés. Ni le 21, ni le 22, ni le 23, ils n'ont même pu avancer au delà de leurs tranchées ; notre feu les a forcés à y rentrer. Leurs pertes ont été assez lourdes. Dans cette partie du front, l'infanterie allemande n'a plus le mordant des anciens jours ; elle résiste encore quand elle est appuyée par de nombreuses mitrailleuses mais elle ne sait plus attaquer.

Au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, aux abords de la route d'Arras à Lille, nous avons fait sauter, le 26, des tranchées allemandes et nous avons occupé les entonnoirs ; toutes les contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées avec des pertes sérieuses pour lui.

On a publié une relation très intéressante de l'attaque que les Allemands menèrent le 20 octobre, en Champagne, entre la butte de tir de Reims et Prunay. Précédés de nappes épaisses de gaz asphyxiants, appuyés par un feu violent d'artillerie, ils se lancèrent à l'assaut de nos lignes ; ils furent décimés par le feu de nos mitrailleuses et de nos fusils ; aucun d'eux n'a pu arriver à notre premier réseau de fils de fer.

Cette attaque, les Allemands l'ont recommencée le 25 dans les mêmes conditions sur le front de la ferme des Marquises, à Prosnes ; elle a abouti au même échec ; nos troupes, bien protégées contre les gaz asphyxiants, ont brisé net par leur feu l'effort des assaillants.

Sur le front de notre offensive du 25 septembre en Champagne, les combats n'ont pas cessé et nos troupes y ont remporté un brillant succès le 24 octobre.

Le 22, les batteries allemandes avaient violemment bombardé les positions que nous avons conquises à l'ouest de Tahure, à l'est de la butte du Mesnil et dans la région de Ville-sur-Tourbe, aux confins de l'Argonne. Le lendemain, après avoir employé des obus lacrymogènes et suffocants, ils essayaient d'aborder nos positions vers la butte de Tahure ; ils étaient arrêtés net par nos feux de mousqueterie.

A notre tour, nous prenions l'offensive et nous obtenions le beau résultat signalé plus haut. Au sud-ouest de Tahure, les Allemands avaient conservé un saillant très fortement organisé, appelé « la Courtine », parce qu'avant notre offensive du 25 septembre elle reliait deux saillants dont nous nous sommes emparés. Cet ouvrage, qui s'étendait sur une longueur de 1.200 mètres avec 250 mètres de profondeur, était puissamment organisé ; il comprenait trois et quatre lignes de tranchées réunies par des souterrains et des boyaux ; c'était un énorme bastion entre le ravin de la

Goutte et les hauteurs de Massiges dans lequel l'ennemi se maintenait depuis un mois. Il fallait l'enlever à tout prix.

Une violente préparation d'artillerie précéda l'assaut de nos fantassins ; l'affaire fut rude, car les Allemands bien abrités se défendirent avec acharnement ; toutefois la journée du dimanche 24 suffit à nos troupes pour enlever toutes les défenses ennemies. Les Allemands subirent des pertes énormes et deux cents prisonniers restèrent entre nos mains.

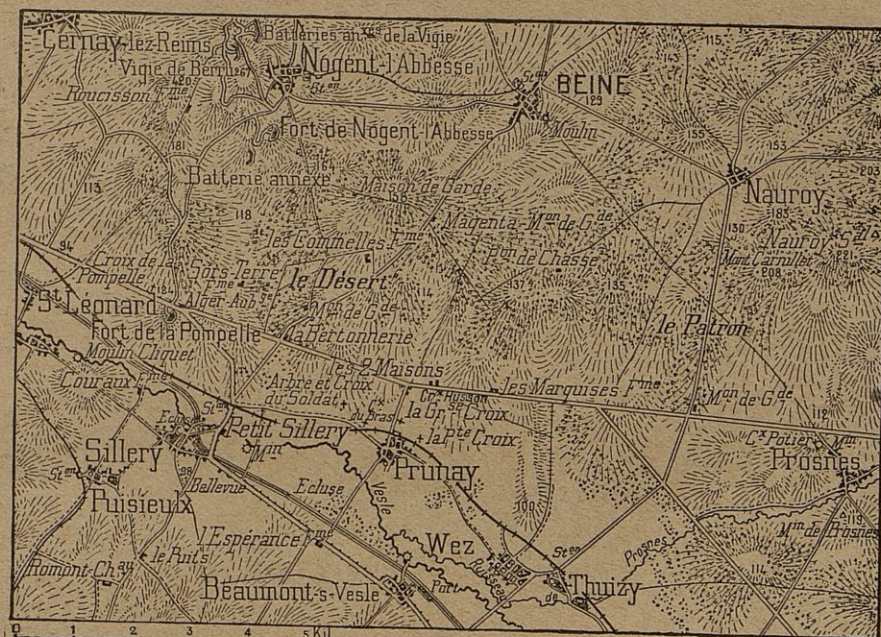
Ce coup fut sensible à l'ennemi ; aussi n'a-t-il cessé de contre-attaquer pour reprendre cette position, mais en vain ; le 25, il n'arrivait qu'à occuper quelques portions de tranchées et la résistance opiniâtre de nos troupes brisait tous ses efforts. Dans la nuit du 26, il attaquait de nouveau, mais les tirs de notre infanterie et de notre artillerie l'arrêtaient. La veille, par une attaque brusquée au nord-est de Massiges, nous nous emparâmes d'une tranchée allemande.

Le contre-coup de notre offensive en Champagne s'est fait sentir en Argonne où de violentes canonnades ont eu lieu vers la Harazée et le Four-de-Paris.

En Lorraine, des combats sans grande envergure mais intéressants se poursuivent au long des vallons de l'Albe et du Leintrey et sur les croupes qui les séparent. Le 22, par un combat pied à pied et opiniâtre, nos troupes ont conquis une tranchée à proximité du croisement des routes de Leintrey à Gondrexon et d'Amenoncourt à Reillon ; notre ligne fait face aux collines qui séparent l'Albe de la Vesouze, derrière lesquelles se trouve la ville de Blamont dont la gare est le centre des ravitaillements de l'ennemi.

La guerre aérienne nous est toujours favorable ; le 22, quatre aviateurs anglais ont livré des combats aériens et ont, chaque fois, contraint les appareils ennemis à la fuite et à l'atterrissage ; l'un de ceux-ci est tombé à pic d'une hauteur de 2.000 mètres. Le 27, deux avions allemands étaient encore abattus ; l'un tombait dans les lignes anglaises et l'autre près des tranchées derrière le front ennemi.

Un de nos pilotes, le 26, a pris en chasse un biplace très rapide et l'a forcé à atterrir près de Jaulgonne, dans la vallée de la Marne ; les deux officiers allemands, un capitaine et un lieutenant, ont été faits prisonniers ; l'appareil est resté intact entre nos mains. Entre temps, un groupe de nos avions a bombardé le parc d'aviation allemand de Cunel, dans l'Argonne, au nord de Montfaucon.



LA RÉGION DE PRUNAY

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Les Italiens ont commencé, le 21 octobre, une offensive à peu près générale depuis l'ouest du lac de Garde jusqu'au Carso.

Après une vigoureuse préparation d'artillerie, leur infanterie s'empara à la baïonnette de très fortes positions dans la zone du Monte-Nero, dans le secteur de Tolmino sur la hauteur de Santa-Lucia ; au nord de Gorizia, elle enlevait une solide redoute sur les pentes du mont Sabotino.

Les jours suivants, ces succès s'étendaient encore dans toutes ces régions montagneuses et difficiles. Les troupes italiennes avançaient tout près de Riva ; dans la vallée du Ledro elles occupaient les localités de Mezzolago, de Molina et de Biaseca. Sur le haut Cordevole, la pression de nos alliés continuait victorieusement contre les lignes ennemies.

Mais le secteur principal de l'action a été le front de l'Isonzo et notamment le Carso. Là, les Italiens ont brisé en plusieurs endroits les fortes lignes des Autrichiens ; ils ont progressé vers San-Martino-del-Carso. L'ennemi, retranché dans de fortes positions, s'est défendu avec acharnement. Au cours de trois jours de combats, les troupes du général Cadorna ont fait, sur le Carso, plus de cinq mille prisonniers dont une centaine d'officiers.

Pour se venger de ces échecs, des avions autrichiens ont lancé des bombes sur Venise ; les fresques de Tiepolo, dans l'église degli Scalzi, ont été détruites.

LA TRANCHÉE CONQUISE



Les Allemands ont copieusement arrosé nos tranchées de leurs obus ; aux explosifs ils ont ajouté quelques-uns de leurs produits chimiques et persuadés qu'ils n'ont plus qu'à s'avancer, ils ont lancé leurs troupes à l'assaut ; mais elles sont à peine arrivées à nos premières défenses ; décimées par nos feux de mousqueterie et d'artillerie, elles sont rentrées dans leurs tranchées en laissant des cadavres dans notre réseau de fils barbelés.



Partis à l'assaut des positions ennemies, rien n'a pu arrêter leur élan ; nos soldats se sont emparés de la tranchée allemande et aussitôt ils l'ont aménagée pour leur défense ; ils l'ont retournée vers les Allemands en déplaçant les sacs de terre qui formaient le parapet ; ces sacs étant insuffisants ils en ont rempli d'autres qu'ils ont ajoutés aux premiers ; l'échelle qui sert à sortir de la tranchée est toute prête et maintenant nos vaillants, au repos, attendent le signal pour un nouveau bond en avant.

APRÈS UN BOMBARDEMENT



L'église d'Oudecapelle, à deux kilomètres au sud de Dixmude, reçut elle aussi les obus allemands ; à la suite d'un violent bombardement il n'en resta qu'un monceau de décombres ; ce tronçon du clocher, par un miracle d'équilibre, demeura ainsi debout pendant une huitaine de jours ; puis il s'écroula sur les débris de l'église.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE⁽¹⁾

LES BATAILLES DE POLOGNE

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Brevet d'Etat-Major

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

A la fin du mois d'août, le théâtre des opérations de guerre sur le front oriental se divise en deux parties bien distinctes.

Est-ce par suite d'un nouveau groupement des forces austro-allemandes, est-ce plutôt à cause des larges marais du Pripet qui empêchent toute opération de guerre dans cette région ? Quoi qu'il en soit les deux théâtres de guerre vont être très séparés et les opérations conduites sur chacun avec un but défini de la part des Austro-Allemands.

AU NORD. — Du golfe de Riga aux marais du Pripet, vaste étendue de terrain de plus de 550 kilomètres ; immenses plaines où coulent le Niémen, la Wilia, la Duna. Là sont massées les forces les plus importantes du kaiser. Deux gros groupes, l'un sous les ordres du maréchal von Hindenburg cherche à gagner du terrain vers la Duna, à couper la voie ferrée de Vilna-Dvinsk-Pétrograd, l'autre, sous les ordres du maréchal von Mackensen, continue sa marche en avant à partir de Brest-Litovsk et pousse dans la direction de Minsk, espérant rejoindre le premier sur la Wilia supérieure et enfin opérer une nouvelle manœuvre d'enveloppement des armées russes, échappées à leur première combinaison tactique.

AU SUD. — Des marais du Pripet aux confins de la Roumanie, le groupe des armées autrichiennes, livré à lui-même, va essayer d'avancer vers le sud-est. Son objectif est sans doute Kiev et les riches contrées du Dniéper. Il opérera seul dans cette région coupée de rivières descendant toutes vers le sud et se jetant dans le Dniéper. La direction des cours de ces rivières, toutes orientées du nord au sud, va du reste faciliter la résistance russe.

Par suite de ce fractionnement des opérations militaires sur deux théâtres différents il paraît nécessaire d'envisager chacune d'elles séparément, soit dans la partie nord, soit dans la partie sud du front oriental.

LES OPÉRATIONS AU SUD DE RIGA

Les armées russes, sous la pression constante du centre, ont dû abandonner la ligne de la Nuretz, puis celle de la Narew.

Von Gallwitz d'une part, le prince Léopold de Bavière d'autre part, se sont emparés de Biélostok et de Bielsk (25 août). Les voies ferrées qui se croisent au point important de Biélostok leur appartiennent et la menace du front est dangereuse ; elle l'est d'autant plus que l'archiduc Joseph-Ferdinand aborde la grande forêt de Bielovieja, évacuée par les Russes et que ce masque va dissimuler les mouvements de ses armées. A la droite de l'archiduc, le feld-maréchal Mackensen a lancé l'armée von Arz qui coule le long de la voie ferrée de Brest à Gorodetz-Bitten-Minsk limitant au sud les terrains qui permettent seulement le développement des opérations militaires par suite de la présence des marais du Pripet.

Comme conclusion de tous ces mouvements concentriques des armées allemandes, les forces russes doivent se retirer vers l'est. Le 1^{er} septembre elles ont du reste atteint Prujany qui protègent de fortes arrière-gardes vers Gorodetz.

Si les armées allemandes, au sud de ce théâtre d'opérations, ont progressé activement, car elles ont gagné près de 60 kilomètres en six jours, il n'en a pas été de même de celles opérant vers le nord. Là la résistance russe a été plus tenace.

Tout d'abord il est clair que recourant à leur méthode préférée, les armées allemandes chercheront le débordement de la ligne russe vers le nord. L'échec de la tentative par mer sur Riga ne les a point découragées et la ténacité germanique sait persévérer dans ses projets.

Le maréchal von Hindenburg a dirigé à nouveau son armée du nord sur la Duna ; on aborde le grand fleuve vers Friedrichstadt dans les premiers jours de septembre ; le mouvement n'est d'abord pas très heureux, l'armée von Falkenhayn est arrêtée dans sa marche et si de Bausk, sur l'Aa, elle a pu

progresser vers l'est et arriver en face de la courbe de la Duna entre Friedrichstadt et Jacobstadt, elle n'a pu encore franchir le fleuve au cours violent et rapide (10 septembre.)

L'armée von Below a cependant aidé le mouvement stratégique ; elle a prononcé son attaque sur la ligne Pomjany-Poneviej, sa droite sur Vilkomir menace déjà au nord-ouest la grande cité de Vilna.

Plus au sud l'armée von Eichorn a été plus heureuse, elle a franchi, le 30 août, le Niémen et se trouve sur la rive droite à Olika ; elle a poussé de l'avant, cherchant à s'approcher de Vilna par le sud-ouest.

Ainsi, à la date du 1^{er} septembre, l'armée russe du nord commandée par le général Russki se trouve aux prises des bords de la Duna à la Meretchanka avec les armées du maréchal von Hindenburg. Sa droite résiste sur la Duna. Son centre tient ferme en face de Vilkomir-Vilna, mais sa gauche semble vouloir être débordée par le mouvement de von Eichorn qui, à cette époque, s'avance sur la route Olika-Vilna.

Ce qui semble plus grave, c'est que la place de Grodno vient de tomber entre les mains des Allemands (7 septembre) ; cette place, comme les autres,

a joué son rôle tactique ; elle a arrêté la marche de l'ennemi, mais elle a dû être évacuée son rôle terminé ; elle est aux mains des armées allemandes qui vont s'en servir comme d'un point puissant de concentration pour leur matériel et leurs munitions. — Kovno au nord, Grodno au sud, c'est la ligne du Niémen aux Allemands ; c'est une base nouvelle d'attaque pour la poussée vers l'est ; il n'y a pas à le dissimuler, c'est une position stratégique de première ordre pour leurs futures opérations.

Il semble qu'à cette époque un remaniement s'est opéré dans la concentration des armées russes.

Trois gros groupes se sont formés : Au centre, celui commandé par le général Russki, de la Duna au Niémen. Il fait face aux armées Hindenburg ;

Au centre, celui commandé par le général Evert, il s'étend du Niémen aux marais du Pripet, fait face au prince Léopold de Bavière, à l'archiduc Joseph-Ferdinand, à l'armée Mackensen.

Au sud, sur le théâtre sud des opérations, le groupe des armées commandées par le général Ivanof, qui lutte en Galicie contre les armées autrichiennes.

Si, vers le sud, du moins en ce moment (fin août, premiers jours de septembre), les opérations semblent s'être arrêtées sur le Sereth, vers le nord, on sent bien que l'événement cherche à se produire ; partout l'activité des armées allemandes redouble ; elles recherchent sans aucun doute la bataille générale qui doit les mettre aux prises avec leur adversaire.

C'est à cette époque qu'une nouvelle de grande importance morale se répand :

« Le tsar prend le commandement de ses armées. »

En se mettant à la tête de ses armées le tsar de toutes les Russies vient affirmer sa volonté et celle de son peuple tout entier de lutter jusqu'aux dernières limites contre l'envahisseur.

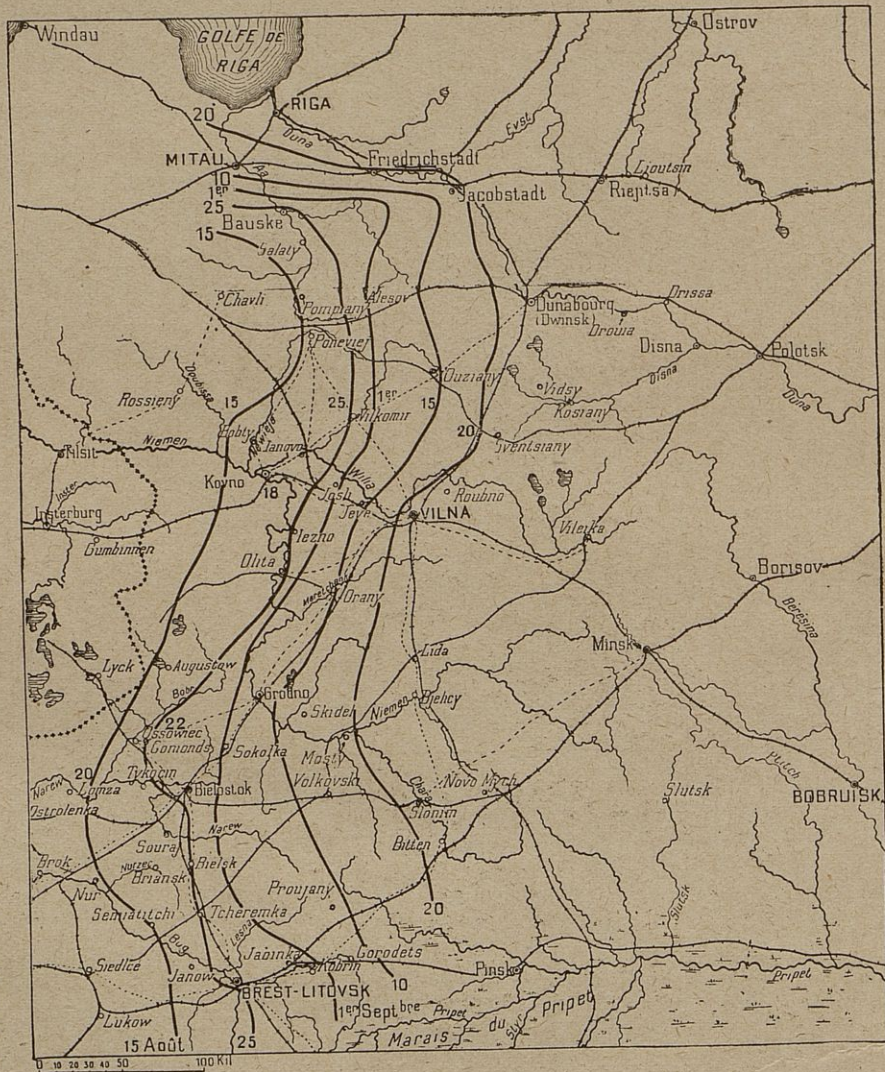
Le 5 septembre, c'est une date importante ; c'est celle de la levée de

importante ; c'est celle de la levée de tout un peuple contre l'ennemi de sa race.

LES OPÉRATIONS EN GALICIE

On a pu voir, dans la relation des batailles de Pologne, que l'armée von Mackensen qui avait produit son mouvement heureux au nord de Lemberg était venue à se détacher progressivement de la Galicie pour s'élever vers le nord dans la direction du sud de la Pologne et ainsi faciliter, par l'attaque sud du saillant polonais, l'avancée des armées du prince Léopold de Bavière, qui, très difficilement, débouchaient de Varsovie. Tout l'intérêt de l'action s'était pour ainsi dire concentré sur ce saillant de Varsovie.

Les armées russes avaient évacué la capitale de Pologne le 5 août ; à cette date les armées Mackensen se trouvaient sur la ligne Iwangorod-Cholm-Vladimir-Volhynska ; elles avaient même progressé un peu au nord de cette ligne. Elles menaçaient donc complètement l'aile gauche des Russes et l'espérance était fondée pour elles de pouvoir, dans un dernier effort, venir à fonder sur Wlodawa et Brest-Litovsk et ainsi réaliser leur plan de campagne : « l'encerclement des armées russes. »



LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS DE LA DUNA AU PRIPET
(20 août-20 septembre)

(1) Voir les nos 52, 53 et 54 du *Pays de France* ; la première partie de la « CAMPAGNE DE RUSSIE » a paru dans les nos 35, 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Pays de France*.

C'était donc sur ce point que se déroulait la manœuvre capitale, prélude du succès.

Par suite le théâtre des opérations en Galicie avait été négligé. Les armées allemandes reportant vers le nord leur effort avaient ramené avec elles leurs armées ; bien plus, la résistance russe s'accroissant sur le Bug, en face de Wlodawa, on avait dû faire appel à une partie des troupes de Galicie. Le général Boehm-Ermolli avait prêté son concours sur la chaussée de Wlodawa à Brest-Litovsk et quelques fractions mêmes de Linsingen s'étaient avancées vers Vladimir, Volhynska et Kovel, dessinant un mouvement tournant sur le Pripet, qu'il n'était du reste pas possible d'exécuter par suite des marécages et du terrain difficile de cette contrée.

Les opérations en Galicie avaient donc été ralenties et les armées autrichiennes laissées seules s'étaient empressées de s'établir en ligne de défense retranchée derrière la rivière la Strypa tenant la direction nord-sud, de Brody vers Tarnopol et Zaleszczyki. Tout le mois d'août s'était passé sur la défensive ; Boehm-Ermolli avait gagné un peu de terrain vers le nord ; à la fin d'août il avait occupé la ville de Loutsk sur le Styr et c'était tout.

Les armées russes, sous le commandement de l'énergique général Ivanof, s'étaient refaites ; elles avaient reçu des renforts en hommes et des provisions en munitions ; elles étaient prêtes pour rentrer en ligne.

A la date du 1^{er} septembre, et afin surtout d'attirer l'attention sur le théâtre des opérations, au moment où se jouait la grosse action vers le nord, les armées autrichiennes reçurent l'ordre de reprendre l'offensive. Boehm-Ermolli s'avance sur le Styr, Linsingen fait attaquer vers Bzézany, Bothmer et plus au sud Pfanzer débouchent de la Strypa et prononcent leur mouvement le long de la rive gauche du Dniester.

Cette première attaque n'est pas heureuse au centre face à Zloczow sur la voie ferrée de Lemberg à Tarnopol.

Les Autrichiens échouent sur toute la ligne, ils laissent aux mains des Russes comme prisonniers 100 officiers, 7.000 hommes. Quelques jours plus tard, le 7 septembre, l'attaque est reprise par toute la ligne autrichienne et appuyée par une partie des troupes allemandes encore détachées en Galicie, elle se dessine sur tout le front, mais particulièrement violente au centre face à Tarnopol ; nouvel insuccès, mais cette fois plus grave. La 3^e division de la garde impériale, la 48^e division de réserve allemande, une brigade autrichienne appuyées par de l'artillerie lourde et fortement encadrées, ont formé par leur masse, l'attaque centrale. Le combat opiniâtre dure toute la journée sur la rivière Doljouka et les Austro-Allemands battus, repoussés, laissent aux mains des Russes vainqueurs 200 officiers, 8.000 hommes comme prisonniers, et comme butin de conquête 30 canons de campagne, 14 grosses pièces de calibre lourd, des caissons, etc.

La poursuite se fait sur tout le front et s'étend jusqu'en face de Trembowla sur le Sereth ; à cet endroit les Russes font encore 100 officiers et 2.500 hommes prisonniers.

L'offensive russe se dessine alors sur tout le front.

Le 8 septembre, nos alliés franchissent les cours d'eau à l'ouest du Sereth ; le 8 au soir, ils repoussent l'aile droite de Linsingen, lui font 150 officiers prisonniers et 7.000 hommes. Ils rejettent sur la Strypa toute l'armée autrichienne. Le 9 septembre les succès russes continuent ; nos alliés poursuivent les armées autrichiennes qui essayent de se retrancher.

Les Russes font de nouveau, le 11 septembre, 91 officiers et 4.200 hommes prisonniers ; c'est maintenant sur la droite de Boehm-Ermolli, accouru au secours de son voisin, que l'effort russe se porte. Les Allemands sont repoussés devant Rovno, ils abandonnent la rive du Goryn qu'ils avaient un instant occupée et reculent sur Doubno et Brody.

Au sud, Bothmer et Pfanzer sont repoussés jusque sur le Dniester à l'embouchure du Sereth vers Zaleszczyki. Du 1^{er} au 11 les Russes ont fait plus de 700 officiers et 40.000 hommes prisonniers. Les pertes autrichiennes ont été proportionnelles ; elles sont considérables. C'est la valeur de près de trois corps d'armée mis hors de lutte possible. (Officiel : 70.000 prisonniers austro-allemands en un mois.)

Les pertes russes ont été également très sensibles.

La marche sur Bzézany est reprise par le général Ivanof dont la ligne d'attaque se dessine vers le 15 septembre partant d'Olika (ouest de Rovno) au nord vers Brody, Bzézany, la Strypa et Zaleszczyki.

C'était un très beau succès pour les armées russes. Succès d'autant plus important qu'il arrivait au moment où la presse allemande faisait répandre dans la péninsule balkanique, chez les neutres hésitants, le projet caressé par le kaiser, qui ne tendait rien moins qu'à se diriger d'une part sur Kiev et Odessa et d'autre part envahissant la Serbie, marcher à travers la Bulgarie au secours de ses alliés turcs, fortement affaiblis en ce moment par les attaques sur Gallipoli.

Il fallait, pour l'instant, arrêter ces rêves audacieux et se contenter de faire face aux armées du général Ivanof qui, elles, semblaient avoir fait des progrès inquiétants sur le front des troupes autrichiennes.

Le tzar, comme je l'ai dit, avait pris le commandement en chef de ses armées ; il s'était adjoint comme chef d'état-major général, le général Alexieff. Sans doute cette décision de la part de l'empereur russe ne devait point amener de suite le succès pour ses troupes, mais ces dernières, sentant à leur tête leur chef vénéré et aimé, allaient voir redoubler leur courage et se tenaient prêtes à tous les sacrifices.

A ce moment les communiqués officiels autrichiens, comme ceux du grand quartier général russe, constatent la violence du tir de l'artillerie de nos alliés. La crise des munitions est donc terminée en Russie ; les envois faits par le Japon et l'Amérique, les efforts de l'industrie nationale qui, dans toutes les villes, dans toutes les usines de l'immense empire, s'est mise à fabriquer des obus et des armes, ont conjuré la crise redoutable, cause des succès foudroyants remportés par les Allemands et les Autrichiens.

Si les Russes ont dû évacuer la Galicie, puis la Pologne, s'ils ont dû livrer leurs places fortes à l'ennemi, s'ils ont dû reculer ainsi c'est qu'ils ne pouvaient répondre au feu intense de l'artillerie ennemie ; on a vu cette admirable infanterie russe charger à la baïonnette sous un ouragan d'obus et de shrapnells, se jeter sur les lignes adverses et arrêter la poursuite. Mais contre la puissance d'une formidable artillerie tout cet héroïsme est vain ; on doit succomber.

Aussi dès que l'armée russe a été en possession du stock nécessaire de munitions, nous avons vu l'offensive austro-allemande décroître peu à peu ; la poursuite est devenue plus lente ; puis nos alliés ont repris le dessus et c'est à eux dès ce jour que va revenir l'initiative de l'offensive.

Grodno, tombé le 2 septembre aux mains des Allemands qui avaient déjà lancé leurs avant-gardes jusqu'à Skidel, se voit tout à coup dégagé un instant par une vigoureuse reprise d'offensive russe. Entre Orany et Grodno la même action se produit. Von Gallvitz est arrêté dans sa marche.

Au sud le groupe du prince de Bavière, l'archiduc Joseph-Ferdinand progressent très lentement à l'est de Bielostok et de Bielsk. Mackensen lui-même

est retardé sur Proujany. Les Russes en se retirant ont détruit les digues qui retiennent les eaux du Pripet et tous les marais inondés par les canaux coupés, rendent impossible toute opération militaire vers le sud. Les marais de Pinsk forment une vraie barrière infranchissable sur l'aile gauche des armées russes.

Vers le nord une reprise d'activité de la part des armées de Hindenburg se dessine sur la ligne Kovno-Dvinsk. On sent que le but cherché par von Below est d'atteindre la voie ferrée Vilna-Dvinsk et de couper ainsi la retraite vers le nord au groupement des forces russes occupant encore la boucle du Niémen sur Grodno-Mosty-Lida.

Une attaque sur Vilkomir d'une part (armée von Eichorn) sur Uzjany d'autre part (droite de von Below) témoigne des intentions du maréchal allemand :

« Couper les armées russes au nord en tournant la place de Vilna ; »
« séparer ainsi en deux tronçons les armées du général Russki, acculer celle du nord à la Duna, tant dis qu'on encerclera celle du sud »
« de concert avec von Eichorn et von Gallvitz. »

Ce problème compliqué commence à entrer dans la période active ; on devine clairement le mouvement projeté par les attaques simultanées sur Vilkomir au nord, sur Orany au sud, en même temps qu'une poussée sérieuse vers Jacobstadt a pour but de distraire l'attention des Russes et de les occuper vers le nord tandis que l'attaque principale est poussée sur les deux rives de la Villja.

C'est le plan d'attaque, la manœuvre du maréchal von Hindenburg ; vers le 10 septembre elle se dessine et se continuera durant tout ce mois.

Pertes probables des armées austro-allemandes

D'après les documents publiés, les pertes probables des armées austro-allemandes depuis l'invasion de la Pologne, 15 juillet jusqu'au 15 septembre, soit deux mois de campagne, peuvent être évaluées aux chiffres suivants :

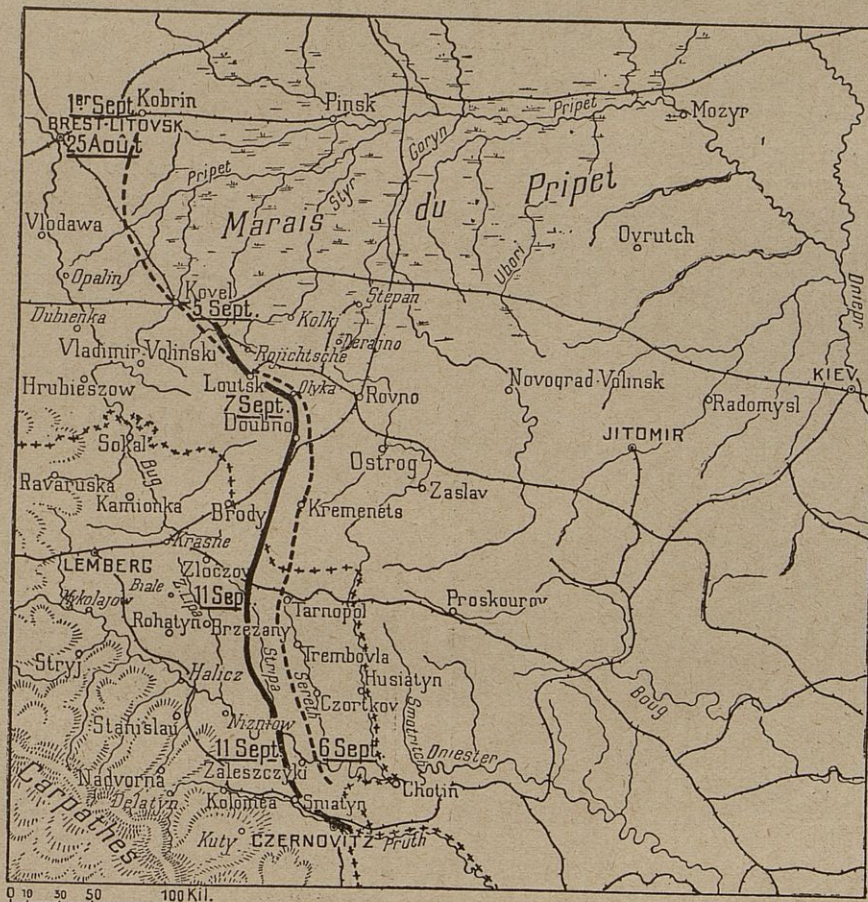
11.320 officiers — 385.000 hommes — 120.000 prisonniers.

Voici, à titre d'exemple, le tableau des pertes de la garde impériale allemande du 15 mai au 31 août :

1 ^{er} régiment à pied.....	53 officiers	3.005 hommes.
2 ^e — — — — —	33 —	1.209 —
3 ^e — — — — —	17 —	2.116 —
4 ^e — — — — —	20 —	1.609 —
5 ^e — — — — —	29 —	1.254 —
1 ^{er} régiment de grenadiers	96 —	2.824 —
2 ^e — — — — —	55 —	2.588 —
3 ^e — — — — —	63 —	2.732 —
4 ^e — — — — —	75 —	2.714 —
5 ^e — — — — —	24 —	950 —
1 ^{er} régiment de réserve..	40 —	1.881 —
2 ^e — — — — —	24 —	1.108 —
Total	539 officiers	23.690 hommes.

Les pertes russes ont été également très sensibles. Mais l'affaiblissement en effectifs des armées austro-allemandes est un fait capital qui ne se produira pas de la même façon pour la Russie dont les réserves en hommes sont immenses.

(A suivre.)



LES OPÉRATIONS AU SUD DU PRIPET
(Août-Septembre 1915)

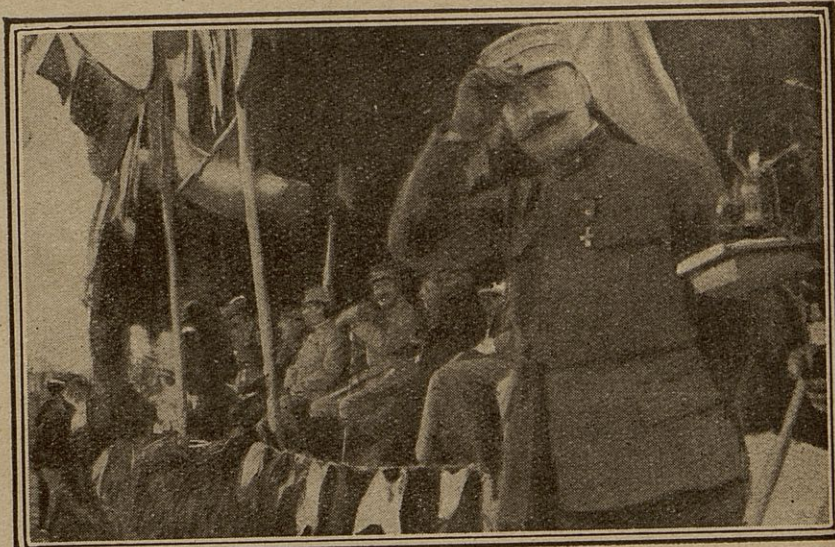
UNE FÊTE AU 20^e CORPS



A quelques kilomètres de l'ennemi, les troupes du 20^e corps d'armée ont donné une journée de fêtes qui furent admirablement réussies ; les invités avaient été placés dans une sorte de tribune de verdure d'où ils purent suivre tous les jeux et tous les exercices qui formaient un programme copieux et intéressant ; les spectateurs ne ménagèrent pas leurs bravos à nos soldats qui, entre deux batailles d'une guerre si terrible, trouvent le temps de s'amuser.



Des jeux de toutes sortes soulevèrent les rires et obtinrent le plus grand succès ; les organisateurs de la fête avaient inventé des costumes d'une étourdissante fantaisie ; un temps superbe favorisa tous ces joyeux amusements.



Une tribune spéciale avait été réservée aux généraux et aux officiers supérieurs. Les chefs de ces admirables troupes éprouvèrent une émotion particulière parce qu'ils savaient que ces grands enfants vont à la bataille avec le même entrain.



Le programme comportait des exercices de gymnastique ; cette partie n'eut pas moins de succès que les autres ; les athlètes qui les exécutèrent avec un ensemble parfait firent preuve d'une souplesse et d'une vigueur qu'on n'aurait pu attendre de soldats depuis si longtemps immobilisés dans les tranchées ; on put voir que l'entraînement auquel sont soumises les troupes qui reviennent de la ligne de feu donne les meilleurs résultats et qu'elles sont toujours prêtes pour les efforts qu'on leur demande.

LES JEUX SUR LE FRONT



Ne se croirait-on pas dans quelque ville de garnison, le jour du 14 juillet ou de la fête votive lorsqu'on prélude aux réjouissances par des jeux divers ? Ici, c'est à cinq cents mètres à peine de l'ennemi que l'on s'amuse.



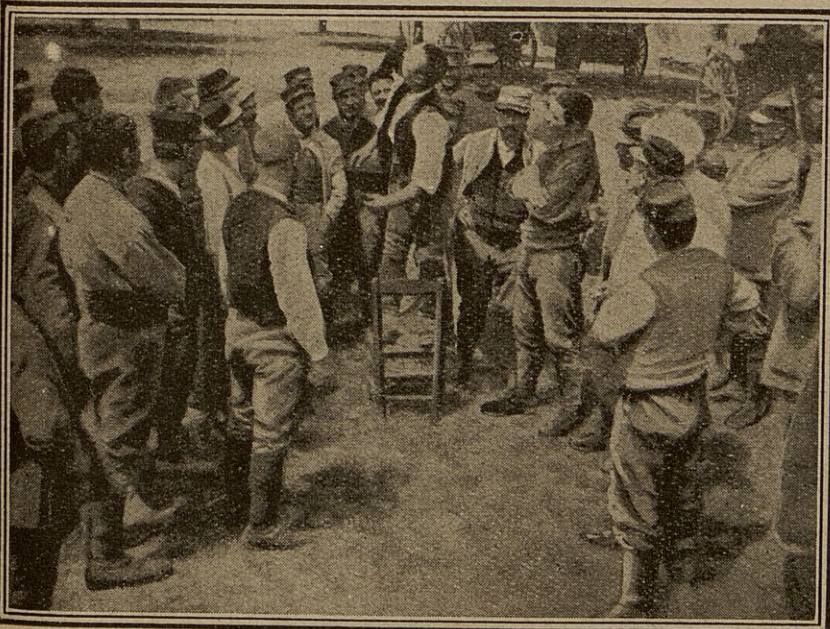
Le « jeu du baquet », qui obtient toujours et partout le même succès de fou rire lorsque la douche tombe sur le joueur maladroit ; et au fond, à gauche de la photographie, dissimulée sous les arbres, gronde une batterie d'artillerie.



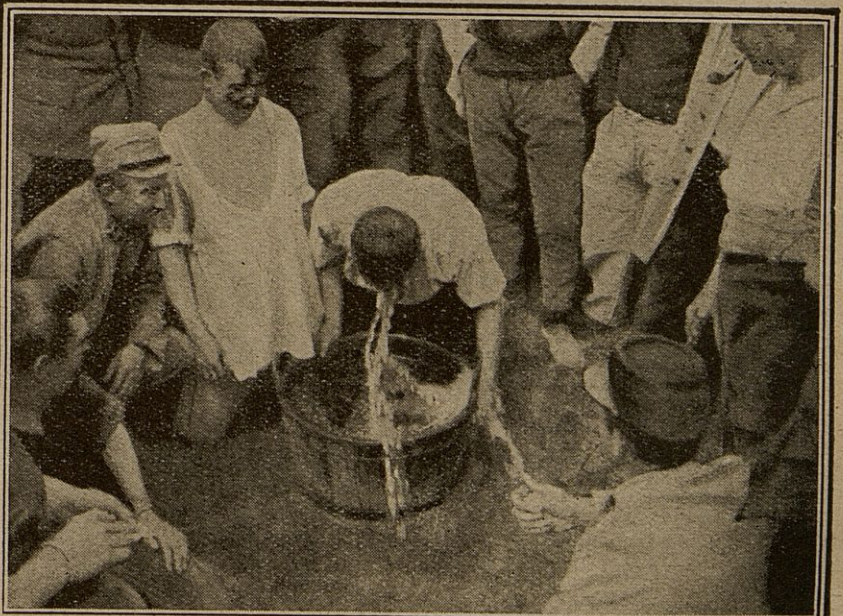
Et comme de grands enfants nos troupiers prennent un plaisir extrême aux diverses péripéties du « jeu des ciseaux ». Arrivera-t-il à couper la ficelle et à s'emparer du prix qu'elle soutient ? Aussi gaïement ils partiront demain à la conquête d'une tranchée.



Et la « course en sac », joie de toutes les fêtes publiques ! Les jambes enfermées dans un sac, les concurrents sont en ligne prêts au départ : bientôt ce seront les chutes et les efforts, les contorsions pour garder un équilibre nécessaire à la victoire.



Puis ce fut le « jeu de la poêle ». Quels éclats de rire quand le concurrent, monté sur une chaise, se retourne, la figure maculée de noir de fumée ! Chacun, à son tour, prend part au jeu jusqu'au moment où le plus adroit aura enlevé la pièce collée au fond de la poêle.



Il faut bien se débarbouiller ; on ne peut rester comme des charbonniers et le « jeu de la bougie dans un baquet » est à point pour cela. Ainsi nos soldats passent quelques moments de joie derrière les premières lignes pendant que la canonnade fait rage autour d'eux.

LES DRAPEAUX DE LA DIVISION MAROCAINE



Avant de quitter le terrain où avait eu lieu la cérémonie émouvante de la remise des drapeaux, M. Poincaré s'est approché du général C..., commandant la division marocaine, pour le saluer ; il l'a personnellement félicité de la tenue magnifique de ses troupes.



Les clairons sonnent au drapeau ; les généraux, les officiers portent la main au képi et saluent. Le président de la République s'avance et d'une voix vibrante prononce une allocution où il rappelle les exploits de la division marocaine.

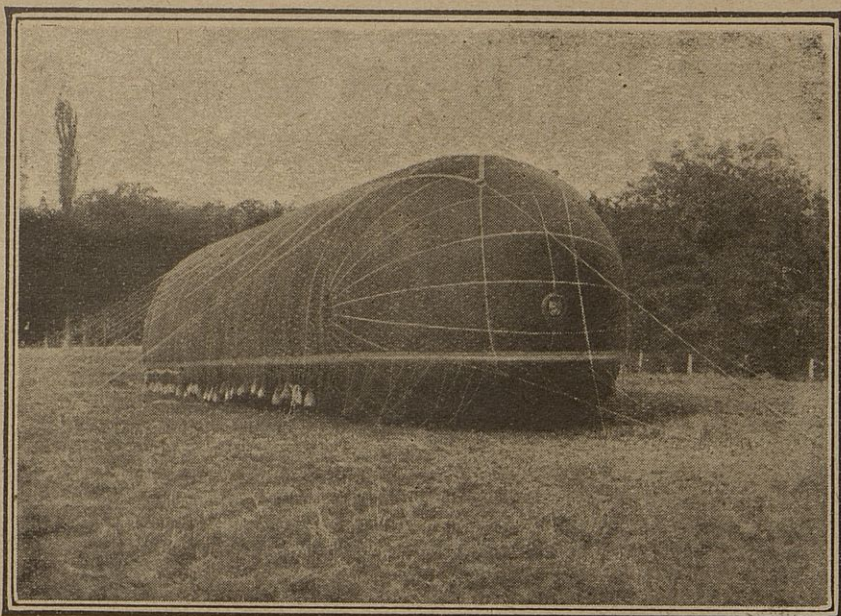


Dans son dernier voyage en Alsace, le président de la République a remis plusieurs drapeaux à de nouveaux régiments de la division marocaine. Il a accroché la croix de guerre aux drapeaux des autres régiments qui sont tous décorés.



Le président de la République, accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, et du général Demange, s'entretient avec le général C..., commandant la division marocaine ; on voit, à gauche, le général de Maud'huy, commandant l'armée des Vosges.

LES "SAUCISSES" DE NOTRE ARMÉE



LE BALLON « SAUCISSE » AMARRÉ A TERRE

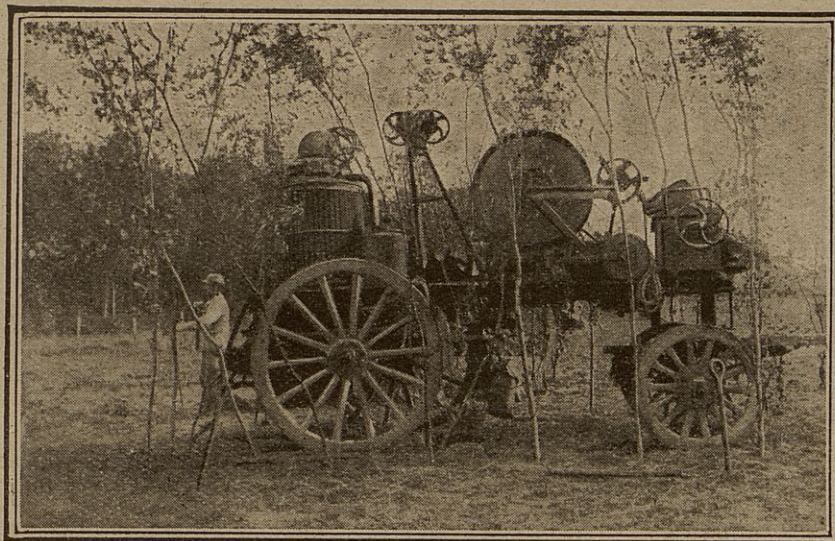


LA MANŒUVRE DU DÉPLACEMENT

Ce sont les Allemands qui, les premiers, ont sorti ces « Drachen » au début des hostilités. Nos soldats donnèrent le nom de « saucisses » à ces engins de forme bizarre qui se balançaient lourdement dans l'air derrière les lignes ennemies comme de kolossales chenilles.

Les Allemands en possédaient un millier de sections dès le commencement de la guerre. Nous avons dû faire comme eux et remplacer petit à petit notre ballon captif sphérique qui, depuis Fleurus, avait dominé tant de champs de bataille, par ces peu élégantes « saucisses ». Car si, au point de vue esthétique, elles sont fort laides, au point de vue pratique elles sont bien supérieures à notre ancien captif. Celui-ci par sa forme sphérique présentait au vent une trop grande surface ; si peu que l'air fût agité, il tournait autour de son câble, s'inclinait, faisait subir à la nacelle des oscillations dangereuses pour les observateurs qui s'y trouvaient. D'autre part sa

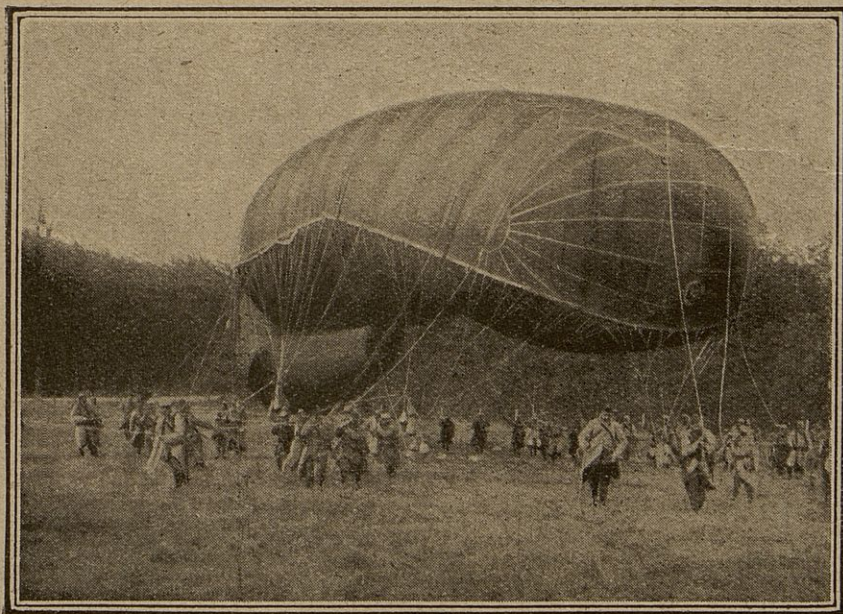
forme était une cible commode pour les canons de l'ennemi ; aussi devait-il être placé assez loin du champ de bataille, ce qui ne favorisait pas les observations. C'est au moyen du téléphone que les officiers observateurs sont reliés au commandement.



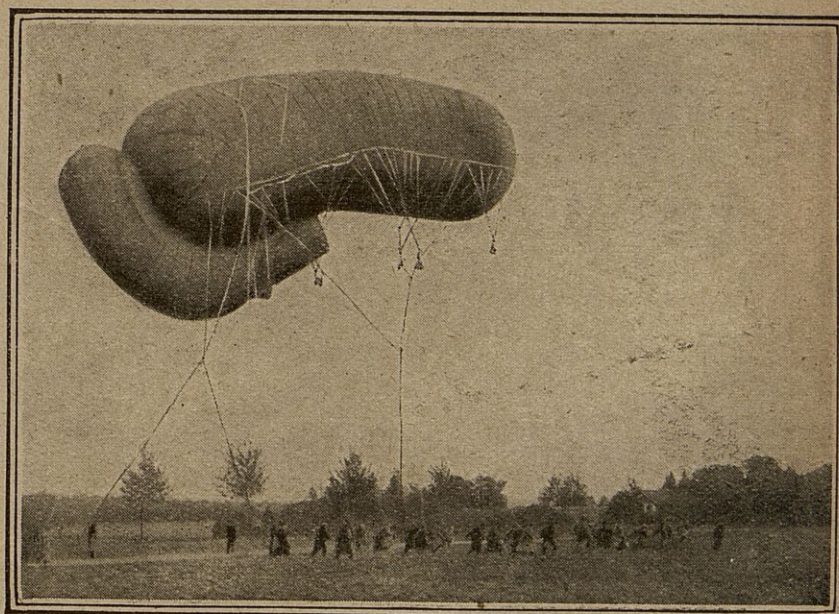
LE TREUIL MÉCANIQUE POUR AMENER LE BALLON

Les « saucisses » offrent de par leur construction une stabilité beaucoup plus grande. Elles sont formées, en effet, d'un ballon de forme allongée, gonflée à l'hydrogène ou au gaz d'éclairage, et d'une seconde enveloppe vide qui se trouve au-dessous ; cette enveloppe a un côté ouvert ; par cet orifice l'air pénètre à l'intérieur et la gonfle ; ainsi le ballon est toujours orienté vers le vent. Même avec un fort vent il n'accuse que des balancements de médiocre amplitude et la nacelle qu'il supporte n'est pas soumise aux oscillations violentes du ballon captif sphérique. Un autre avantage du ballon allongé c'est de présenter une cible plus réduite au tir de l'artillerie ennemie ; ainsi, tout récemment, les batteries allemandes ont lancé dans une journée plus de deux cents obus de gros calibre sur une de nos « saucisses » sans pouvoir l'atteindre. D'ailleurs, lorsque le tir devient trop serré, un treuil automobile,

soigneusement dissimulé, permet d'amener à terre le ballon qui, ensuite, est transporté sur un autre emplacement. Le grand ennemi des ballons captifs est l'aéroplane ; on sait que nos avions en ont détruit plusieurs dans les lignes allemandes.



LE BALLON EST CHANGÉ DE PLACE



LE BALLON AU POSTE D'OBSERVATION

L'ASSASSINAT DE MISS EDITH CAVELL



Condamnée à mort pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers alliés, miss Edith Cavell, directrice d'un institut médical à Bruxelles, fut conduite la nuit au lieu du supplice ; malgré le courage qu'elle avait montré, ses forces la trahirent et elle s'évanouit. L'officier, qui commandait le peloton d'exécution, s'approcha d'elle et froidement la tua d'un coup de revolver dans l'oreille. Ce nouveau crime des Allemands a soulevé dans le monde entier une indignation extrême.

DESSIN DE LEVEN ET LEMONIER.

LA GUERRE AÉRIENNE

LES PROJECTILES

A peine les hommes réussirent-ils à quitter le sol et à réaliser quelques timides envolées que l'on songea à l'utilisation pour la guerre de la nouvelle locomotion.

C'est en effet du 7 février 1908 que date le premier projet enregistré de « système de bombardement par torpilles aériennes », et, depuis ce jour, nombreuses ont été les propositions plus ou moins réalisables que les inventeurs ont fait breveter.

Les grandes inventions n'ont presque jamais été le fait d'une seule initiative absolument isolée ; en général, si l'on examine la genèse de toutes les nouveautés sensationnelles on se trouve en présence d'une succession d'idées et de réalisations indépendantes dont la juxtaposition et la combinaison voulue ou involontaire constitue « l'invention ».

Il ne nous est naturellement pas possible de décrire les engins employés actuellement par nos armées de l'air, mais nous pouvons réunir et résumer en une étude d'ensemble les diverses idées proposées et développées par les inventeurs avant la déclaration de guerre, ce qui nous permettra de donner des idées assez précises des caractéristiques principales de nos armes de guerre aérienne sans pour cela divulguer ces tout derniers perfectionnements de détail ou de réalisation pratique.

Cette étude pourra d'ailleurs aider et guider les chercheurs qui envisagent à l'heure actuelle ce très délicat mais très important problème de l'armement de nos aéronefs.

Bombes à percussion directe sans dispositif d'armement

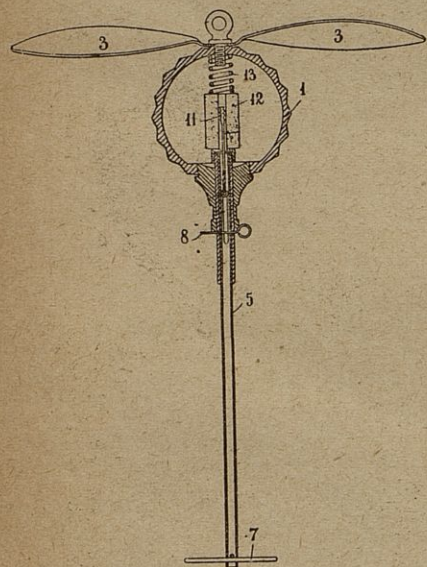
La première trace que l'on retrouve du désir de doter l'aéronautique d'un projectile spécial date du 5 septembre 1911 : c'est le « projectile pour l'aéronautique et l'aviation militaire » de M. Amilhou. Dans la conception de cette bombe l'inventeur qui emploie un simple percuteur à choc ne s'est préoccupé que d'une chose : déplacer le centre de gravité de la bombe de forme générale sphérique de telle sorte que le percuteur soit en position convenable lors du contact au sol.

A cet effet, la bombe qui est en deux pièces hémisphériques raccordées suivant un équateur horizontal est chargée, pour l'hémisphère supérieure, de fulmi-coton seulement et, pour l'hémisphère inférieure, de fulmi-coton dans lequel sont intercalées des balles de lestage servant d'ailleurs, à l'éclatement, de projectiles auxiliaires.

Cette disposition procure à l'hémisphère inférieure, portant le percuteur au sommet de sa calotte, une densité moyenne supérieure à celle de l'hémisphère supérieure, ce qui doit assurer au percuteur pendant la chute et au choc au sol la constance de situation inférieure, donc efficace.

Vers la même époque, un Italien, M. de Franco, imaginait, lui aussi, une bombe à percussion mais celle-ci dénote déjà un progrès de l'idée que l'on se faisait du projectile pour avions de bombardement.

L'appareil, en tant qu'engin explosif, ne présente pas de caractéristique bien spéciale sinon que la surface extérieure est prévue quadrillée pour régulariser l'éclatement, mais son système de mise à feu et son « guide de trajectoire » sont intéressants.



BOMBE « DE FRANCO »

1. Enveloppe à explosifs. — Pales hélicoïdales fixes. — 5. Tube percuteur. — 7. Croisillons de choc. — 8. Clavette de sécurité. — 11. Tige striée de mise à feu. — 12. Détonateur. — 13. Ressort.

L'inventeur a en effet disposé sur le sommet de la sphère explosive une hélice fixe qui, pendant la chute, amène le projectile à tourner sur lui-même comme un obus ou une balle sortant d'un canon rayé et, par suite, assure une plus grande rectitude de trajectoire.

Pour la mise à feu le dispositif imaginé est peut-être un peu complexe, mais il met à jour certaines idées nouvelles et qui caractérisent le projectile « lâché » par opposition au projectile « lancé » par une bouche à feu. Le percuteur est en effet constitué essentiellement par un tube long qui dépasse très sensiblement l'enveloppe extérieure de la bombe et qui se termine inférieurement par un croisillon de lames d'acier flexibles empêchant la tige tubulaire de pénétrer dans le sol. Cette disposition tend à assurer l'éclatement de la bombe alors que celle-ci est encore à une certaine hauteur au-dessus du sol et à augmenter de ce fait son efficacité destructive.

L'extrémité du tube percuteur placée à l'intérieur du projectile porte

une cartouche de fulmi-coton évidée à l'intérieur et dont la cavité est garnie de fulminate. Cette cartouche, et par suite le tube, reposent sur la paroi supérieure de la bombe par l'intermédiaire d'un ressort à boudin qui fléchira au choc.

D'autre part, une petite tige fixe par rapport à l'enveloppe extérieure est disposée à l'intérieur du tube percuteur et se termine à hauteur de la cartouche de fulmi-coton par une partie striée.

Au choc à terre, le tube rentre dans la bombe en comprimant le ressort, le fulminate entraîné par la cartouche frotte contre la tige striée et s'enflamme ; d'où explosion du projectile.

Dans les deux appareils que nous venons de décrire les inventeurs ont prévu, tous deux, un dispositif de sécurité constitué simplement par une clavette bloquant le percuteur par rapport à la bombe. Cette clavette est retirée soit à la main, soit par un dispositif faisant partie du déclancheur. (M. de Franco a adopté un ensemble de commandes funiculaires à actions successives très ingénieux mais d'une utilisation pratique peut-être un peu délicate.)

Bombes à percussion directe avec dispositif d'armement

Il est une préoccupation qui semble, avec raison d'ailleurs, avoir été commune à nombre d'inventeurs de projectiles pour avions et qui est d'éviter les accidents en rendant inexplosibles (autant que faire se peut s'entend) les bombes arrimées sur l'aéronef en les munissant de dispositifs qui ne permettent pas aux organes de mise à feu de fonctionner sans un « armement » préalable que l'on a surtout cherché à réaliser automatique et postérieur au départ du projectile.

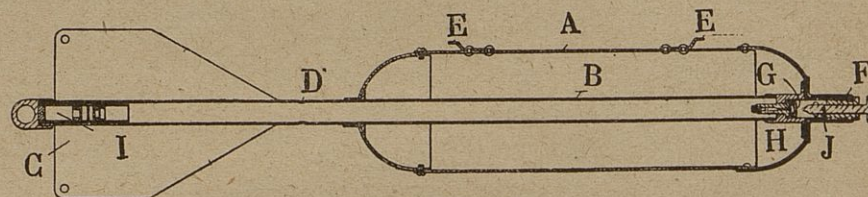
Pour réaliser cette manœuvre il fallait une force motrice ; c'est à la pesanteur que se sont adressés tout naturellement les inventeurs, soit qu'ils lui demandent une action directe sur un corps pesant mobile, comme Wickers, soit qu'ils l'emploient sous la forme de réaction verticale de l'air sur des pales d'hélice convenablement liées à certains organes essentiels.

La maison Wickers a proposé, en mars 1911, un projectile d'aéronef qui est une bombe à percussion simple par choc au sol présentant certaines dispositions additionnelles très originales.

Pendant qu'elle reste fixée sur l'aéroplane ou la nacelle du dirigeable la bombe est maintenue en position telle que son axe soit sensiblement parallèle à l'axe de vol, c'est-à-dire horizontal.

Elle est traversée dans toute sa longueur par un tube qui porte à son extrémité inférieure, affleurant, ou presque, la surface de l'enveloppe à explosifs, le percuteur et à son extrémité supérieure, dépassant très sensiblement l'ensemble du projectile proprement dit, des ailettes formant empenage destinées à régulariser la trajectoire.

Le percuteur est maintenu en position de « sécurité » par une fourchette fixée à l'aéronef. D'ailleurs, il n'est pas libre dans son logement, mais est retenu par une clavette friable qui est assez peu résistante pour céder sous l'effort d'un choc un peu violent. Dans cette même région est l'amorce sur



BOMBE « WICKERS »

A. Enveloppe à explosifs. — B. Tube central. — C. Ailettes rectrices. — D. Trou de goupille de sûreté. — E. Accrochage. — F. Percuteur. — G. Amorce. — H. Inflamateur. — I. Détonateur. — J. Clavet friable.

laquelle doit frapper le percuteur. Mais la cartouche détonatrice que doit enflammer l'amorce est maintenue dans la région supérieure du tube, en dehors de la bombe, et loin du dispositif de mise à feu tant que le projectile n'a pas été « lâché », ce maintien est assuré simplement par la quasi-horizontalité du tube et par une goupille qui, fixée à l'aéro, traverse le tube un peu au-dessus de son entrée dans l'enveloppe du projectile.

Dans ces conditions, tant que la bombe reste à sa place sur l'aéronef, il ne saurait y avoir explosion intempestive puisque le détonateur est loin de l'amorce et que celle-ci est, elle-même, disposée dans un renflement inférieur au-dessous de la masse générale d'explosion. Mais, dès qu'elle entre en chute libre, le détonateur, du fait même de son poids venant en contact avec l'amorce, elle se trouve « armée » et prête à fonctionner au choc.

Quelques mois après cette première « invention », la maison Wickers et Ltd proposa un dispositif légèrement différent.

Dans ce nouveau projectile, comportant toujours le tube traversant et dépassant de loin à l'arrière l'enveloppe à explosif, le détonateur est toujours maintenu, au repos, dans la partie postérieure du tube, mais cette fois il porte avec lui l'amorce et est relié à une tige de même longueur que le tube et coulissant dans lui et qui porte à son extrémité inférieure sortant de la bombe une masselotte pesante.

Le percuteur est disposé sur un ressort, en arrière de l'enveloppe à explosifs.

Lors du déclenchement de la bombe, le détonateur est entraîné par son poids, celui de la tige et de la masselotte, et vient à l'intérieur de la bombe. Au choc il est repoussé dans le tube, mais le percuteur, calé au repos par la tige intérieure, est venu, sous l'action du ressort, se placer au centre du tube et frappe sur l'amorce, ce qui produit la mise à feu.

Le percuteur peut aussi être fixé et le détonateur placé en dessous de l'enveloppe à explosifs dans le tube central convenablement prolongé.

Enfin la tige à masselotte peut être télescopique à verrouillage automatique en position déployée de manière à obtenir la percussion à une altitude déterminée au-dessus du sol.

Nombre d'inventeurs ont songé à employer comme moteur de leur dispositif d'armement la réaction de l'air sur des pales hélicoïdales.

Parmi eux, M. Malpelat est le premier en date.

La boîte à explosifs de forme générale sphérique est traversée de part en part par un tube dépassant la sphère à sa partie supérieure et l'affleurant par son extrémité inférieure. Sur ce tube est découpée, à l'extérieur de la bombe proprement dite, une rampe hélicoïdale.

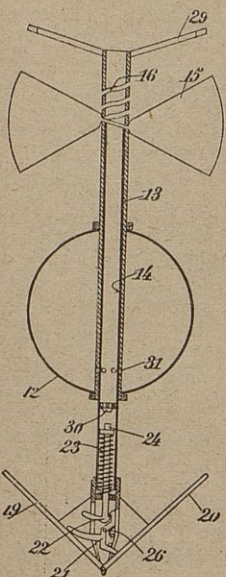
Le système de mise à feu est porté par un autre tube qui peut glisser librement à l'intérieur de celui fixé au projectile et à l'extrémité supérieure duquel sont fixées deux pales d'hélice qui passent par les évidements de la rampe découpée sur tube extérieur.

Tant que le projectile est à bord de l'aéronef, dans le tube de lancement, épousant la forme de pales hélicoïdales en projection horizontale, et dans lequel il ne peut se déplacer qu'en translation grâce au T fixé à la partie supérieure du tube extérieur, l'hélice du tube intérieur est maintenue en bas de la rampe hélicoïdale et le dispositif de mise à feu est tout entier au-dessous (à l'extérieur) de l'enveloppe à explosifs.

Dès que la bombe est déclanchée et a quitté son tube de guidage, la réaction de l'air sur les pales fait tourner l'hélice par rapport au projectile et dans ce mouvement, les pales, remontant la rampe, entraînent le système de mise à feu de manière à le remonter à l'intérieur de la sphère garnie d'explosifs.

Ce mouvement étant achevé, l'hélice se cale par rapport à la bombe et l'entraîne dans un mouvement de rotation sur elle-même qui améliore la trajectoire.

Le percuteur est constitué par un simple poinçon à ressort, bandé avant le départ, et qui est déclanché par l'action d'un chien actionné par un dispositif de contact au sol, à double levier angulaire articulé, amenant le déclic pour n'importe quelle incidence de contact avec le sol.



BOMBE « MALPELAT »

12. Enveloppe à explosifs. — 13. Tube fixé. — 14. Tube mobile. — 15. Pales hélicoïdales. — 16. Rampe. — 19-20. Levier de contact au sol. — 21. Déclic. — 22. Chien. — 23. Ressort. — 24. Percuteur. — 29. Pièce de guidage. — 30. Détonateur. — 31. Trous d'inflammation.

MM. Fabiani et Agnelli, Italiens, ont trouvé en 1913 une « bombe à percussion mécanique » dont l'explosion doit se faire à une certaine hauteur au-dessus du sol ; sa chute est retardée par un parachute et l'armement est obtenu par rotation d'une petite turbine aérienne actionnée par la réaction de l'air pendant la chute.

A cet effet, le projectile possède, dans sa partie supérieure, un logement tubulaire de diamètre légèrement inférieur à celui de son maître couple. Dans ce logement est replié le parachute qui se déploie au départ et installée la petite turbine d'armement du dispositif de mise à feu.

Ce dispositif est très simple. L'amorce et la pointe du percuteur sont dans la région supérieure de la bombe proprement dite. Une cale à broches maintient le percuteur séparé de l'amorce. Cette cale à broches est constituée par un écrou, capable de déplacements de translations seuls, vissé sur l'axe de la turbine aérienne.

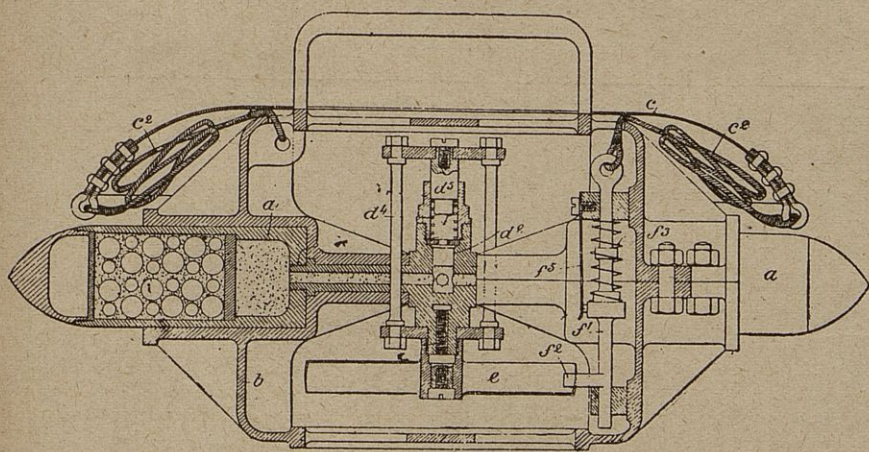
Tant que le projectile est sur l'aéronef, l'hélice-turbine est calée par un dispositif à broches appuyé sur elle par le parachute plié. Dès que celui-ci se déploie, aidé par un ressort, l'hélice est débarrassée de son frein et, mise en mouvement par la réaction de l'air pendant la chute, acquiert en même temps que son axe un mouvement de rotation qui fait remonter l'écrou-cale et libère, de ce fait, le percuteur qui a ainsi la faculté de pouvoir, au choc à terre, venir frapper sur l'amorce de mise à feu.

Le percuteur, qui porte à sa partie inférieure un plateau de contact (pour éviter l'enfoncement dans un sol mou) est constitué par une tige télescopique à verrouillage automatique en position déployée et qui est maintenue fermée au repos par une bague à ergot solidaire d'un système de câbles reliés directement au parachute et qui, par suite se déclanche dès que le parachute est en action.

Les inventeurs ont prévu d'ailleurs les chocs à incidence oblique, car leur percuteur n'est pas d'une seule pièce mais bien constitué par deux tiges en contact, dans la région intérieure de la bombe par un système de deux plateaux maintenus accolés par un ressort *ad hoc*. De plus, la tige extérieure traverse la paroi du projectile par une ouverture à parois coniques sur l'axe de laquelle elle est ramenée par des tiges extérieures élastiques formant ressorts.

Dans une modification prévue dans le texte du brevet, l'action de libération du percuteur n'est pas obtenue par giration d'une turbine mais par réaction directe sur un petit parachute métallique rigide disposé à la place de l'hélice et relié à la cale à broches sans interposition de dispositif à vis.

Enfin le disque d'appui au sol peut constituer lui-même l'organe de réaction, dans ce cas on renverse le sens d'action du ressort d'appui des plateaux d'accouplement des deux éléments des percuteurs.



PROJECTILE « MEYNIER »

a. Obus. — b. Carter d'assemblage. — c. Parachute. — c². Cordes de parachute. — d². Amorce. — d⁴. Ressort. — d⁵. Percuteur. — e. Ecrou-hélice. — f¹. Tige de blocage d'hélice. — f². Ergot de blocage. — f³. Ressort. — f⁵. Cliquet d'arrêt.

M. Coanda décrit, lui aussi, un dispositif d'armement par réaction de l'air sur une hélice et une mise à feu par percussion au choc.

A cet effet, le projectile en forme de torpille biogivale empennée présente un évidement dans sa région inférieure. Sur la face antérieure de cet évidement est disposé la pointe fixe de percussion.

La cartouche d'inflammation portant l'amorce disposée en face du percuteur, est disposée, elle aussi, dans cet évidement. Elle porte à sa partie postéro-supérieure un pas de vis d'écrou dans lequel vient s'engager l'extrémité filetée d'une tige qui traverse longitudinalement la bombe suivant son axe et qui constitue l'arbre central d'une petite turbine aérienne disposée en arrière de l'empennage du projectile.

Pendant la chute, la giration de cette hélice dégage la tige du pas de vis-écrou solidaire de la cartouche-détonateur et, au choc, l'inertie de cette cartouche la précipite sur la pointe de percussion avec laquelle elle entre en contact par son amorce produisant ainsi la mise à feu.

L'inventeur a prévu en outre un verrou de sûreté tout extérieur qui bloque la cartouche tant que l'obus est au repos et que l'on retire à la main avant le « lâcher ».

Un Français, M. Meynier, a lui aussi essayé de résoudre le délicat problème du projectile aérien. Il ne s'est pas préoccupé de créer une bombe, mais plutôt de trouver un dispositif utilisant au mieux les projectiles ordinaires d'artillerie.

Il a prévu l'installation sur un bâti en étoile de plusieurs obus ordinaires en les réunissant par leur fonds au moyen d'un dispositif inflammatoire (une tubulure remplie de poudre) correspondant à une mise à feu unique ; et c'est cette dernière qui a eu tous ses soins.

Dans un exemple de réalisation de son invention, M. Meynier emploie tout simplement un percuteur lourd qui, équilibré pendant la chute par un faible ressort, vient, au choc à terre, frapper contre une amorce destinée à enflammer la poudre du dispositif complet.

Ceci est classique, mais où se révèle l'ingéniosité de l'inventeur c'est dans la prévision d'un double dispositif de sécurité. En position normale, à bord de l'aéronef, le percuteur est calé par un écrou.

Mais cet écrou est constitué par une hélice aérienne qui, sous l'effet de la réaction de l'air pendant la chute, tourne, se dévisse, tombe, laissant toute liberté d'action à la masse percutante.

Et pour que cette hélice-écrou ne soit pas susceptible d'un dévissage intempestif, elle est calée par une broche dont elle est automatiquement délogée dès que la bombe commence à tomber. A cet effet, cette broche est solidaire d'un des cordages attachant le parachute fixé à l'ensemble projectile et destiné à ralentir et régulariser sa chute.

En Angleterre, M. Hale a proposé en 1913 un « système d'obus pour aéronefs » avec déverrouillage du dispositif de mise à feu par action d'une hélice-turbine d'empennage.

Ce projectile qui affecte la forme générale d'une torpille empennée ne se caractérise pas par ses qualités explosives mais seulement par son système d'inflammation au choc.

Un évidement cylindrique est ménagé dans la partie postérieure de la bombe et se prolonge dans la queue ; il présente sur sa paroi inférieure (section droite) une pointe de percussion et contient une cartouche détonatrice pesante dont l'amorce est disposée en face de la pointe percutante. Cette cartouche est tenue éloignée de la pointe par un faible ressort à boudin incapable de résister à l'inertie de la cartouche lors du choc contre le but. En outre, un petit verrou-clicquet est disposé latéralement qui empêche la cartouche de remonter lorsqu'elle est venue frapper le percuteur et la maintient en position d'allumage de la masse explosive principale.

Mais le dispositif de verrouillage est surtout curieux.

La partie supérieure de la cartouche se termine par un tube percé de deux ou trois trous sur un même cercle de section droite ; à hauteur de ces trous, dans l'évidement cylindrique de la queue de l'obus (la cartouche détonatrice étant en haut) est ménagée une gorge circulaire.

En position de « sécurité », des billes forment goupilles en s'appuyant dans ces trous et sur cette gorge. Elles sont maintenues écartées, donc agissantes, par un poinçon axial qui est solidaire d'une vis commandée en rotation par une hélice-empennage et bloquée par une goupille transversale que l'on retire à la main avant de lâcher l'obus.

Pendant la chute, la turbine agissant sur la vis la remonte et avec elle le poinçon, les billes tombent dans le tube de la cartouche et celle-ci est libérée de son original clavetage.

Au choc, son inertie l'entraîne sur le percuteur.

L'inventeur prévoit aussi quelques variantes d'exécution : la superposition d'ailettes fixes sur la queue de l'obus à inclinaison différentes de celles de l'hélice de déclanchement. Il indique aussi que le verrouillage de sécurité de l'hélice, au lieu d'être réalisé par une clavette transversale à main, peut être constitué par un ergot de cette hélice, dans un plan horizontal, s'enclanchant sur la queue d'obus et s'en séparant par recul de l'hélice sous l'action de la résistance de l'air pendant la chute.

Enfin, une des dernières en date parmi les inventions qui demandent à la réaction de l'air sur les pales hélicoïdales l'énergie nécessaire à l'armement d'un dispositif de percussion à choc n'est pas la moins originale. Elle est due à M. Kunkler et date du 21 avril 1913.

M. Kunkler fixe rigidement son hélice à la queue de sa torpille biogivale et ne lui demande qu'une chose : donner à son projectile un vif mouvement de rotation sur lui-même qui produira l'« armé » de son dispositif.

A cet effet le détonateur est une masse pesante disposée dans une cavité inférieure de l'obus, cavité sur la face inférieure de laquelle est fixée la pointe percutante.

La cartouche détonatrice est maintenue loin du percuteur par un double système de lames de ressorts verticales, l'un, formé de petites lames à ergot extrême s'appuyant dans une gorge peu profonde de la cartouche, le maintient effectivement, pas assez cependant pour que, au choc, l'inertie de la cartouche ne la fasse échapper et se précipiter sur la pointe du percuteur ; l'autre formé de lames plus longues terminées à leur extrémité inférieure par des masselottes formant arrêt de sécurité en dessous de la cartouche dans le cas où les petits ressorts lâcheraient.

Le fonctionnement de l'engin est théoriquement simple : sous l'action de la force centrifuge résultant de la giration du projectile sur lui-même les masses terminales des grands ressorts s'écartent laissant le passage libre à la cartouche détonatrice lorsque le choc au but se produira.

R. DESMONS.



BOMBE « HALE »

1. Projectile explosant. — 2. Queue du projectile. — 3. Détonateur. — 4. Bille-clavette. — 7. Ressort. — 8. Percuteur. — 9. Verrou-clicquet. — 20. Pales hélicoïdales. — 12. Limitateur de course. — 16. Goupille de sécurité.

NOTRE EXPOSITION



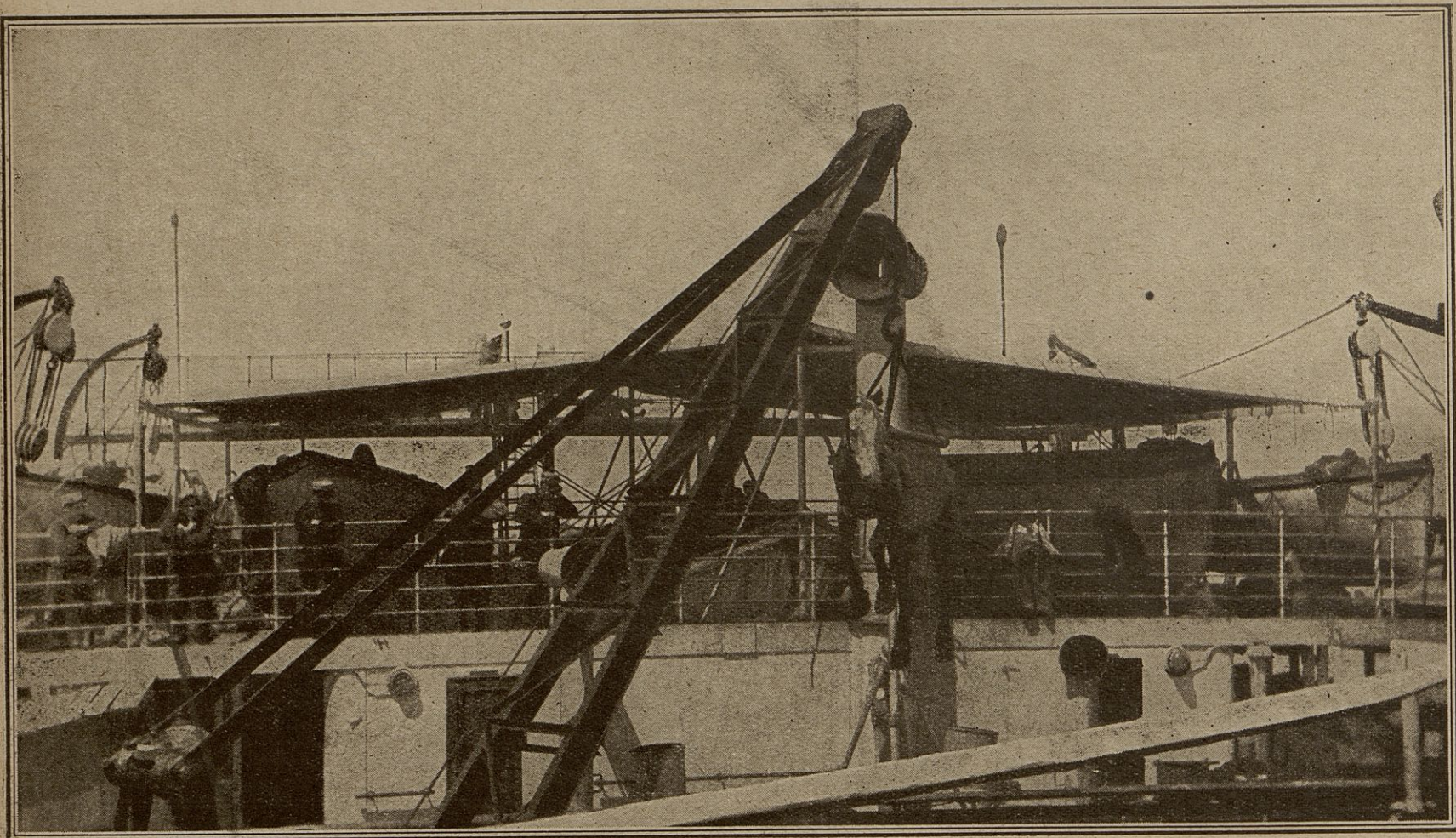
Nous sommes heureux de constater le grand succès qu'obtient auprès du public notre Exposition de « l'Art à la Guerre » ; chacun admire le goût exquis, l'ingéniosité montrés par nos poilus dans leurs travaux. En voici encore quelques spécimens : des bagues, des enciers, des ceintures d'obus gravées, un bas-relief sculpté dans la craie de la Marne. Puis deux tableaux ; en haut « Le Salut aux blessés », par Edouard Detaille ; en bas « Coin de bataille (1870) », par Charles Hoffbauer.

L'ART A LA GUERRE

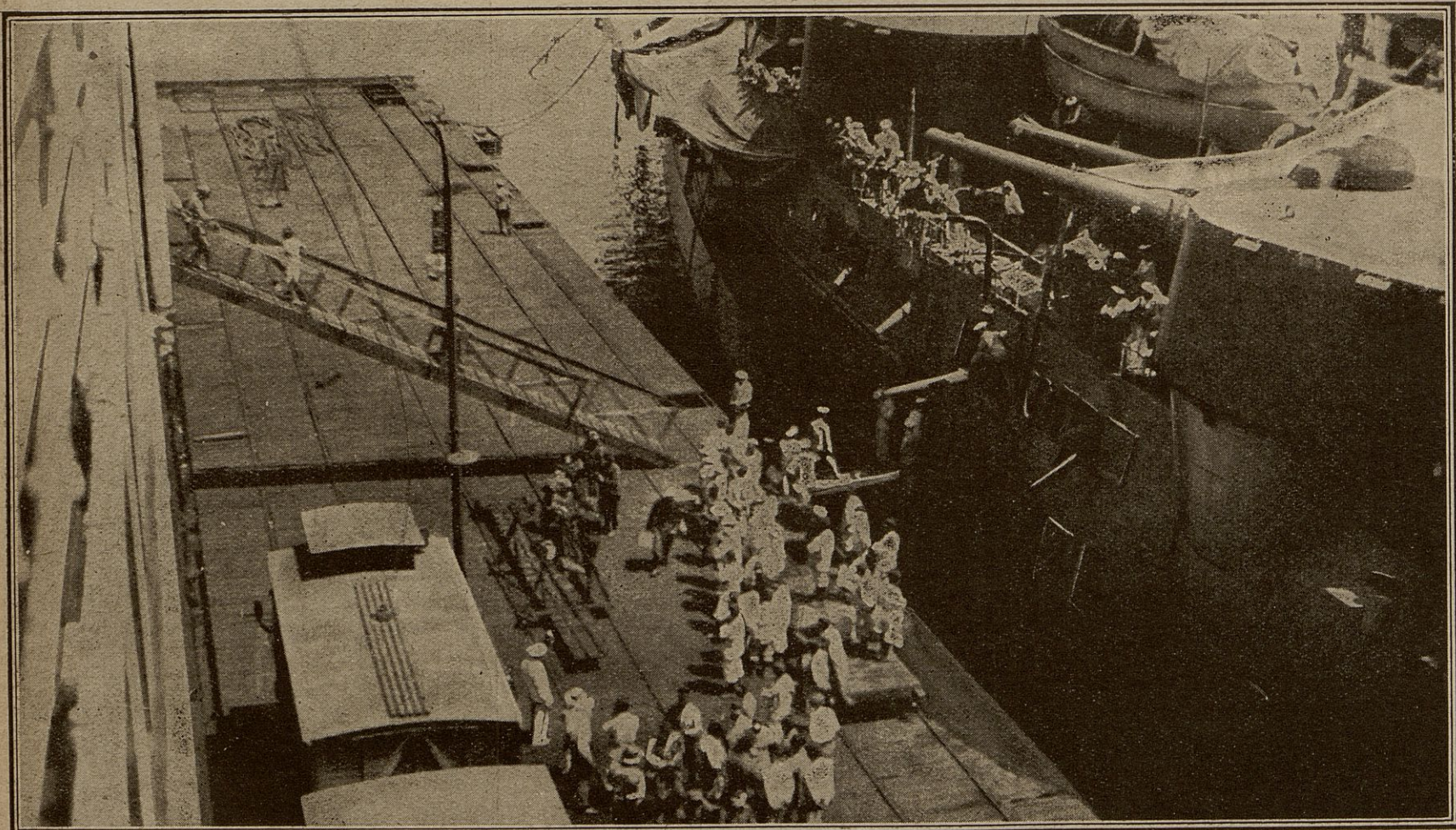


En haut : un canon et un encrier en os ; une figurine, un nécessaire de bureau dont le support est une douille d'obus ; puis des figurines, un aéroplane en os ; un service à thé fait avec des douilles. En bas : un lance-bombes ; un vase orné d'oiseaux, dont une douille d'obus fut la matière première. A côté, une petite suspension en bois sculpté ; la chaîne qui l'entoure a été faite dans un seul morceau de bois, les maillons n'ont pas de soudure.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES



Ce n'est évidemment pas la cavalerie qui jouera un rôle prépondérant dans les combats sur la presqu'île de Gallipoli et cependant des chevaux sont nécessaires soit pour l'artillerie et les convois de munitions, soit pour le train des équipages ; les paquebots en emportent jusqu'à Mendros et le débarquement des nobles bêtes, suspendues par une sangle, est toujours un spectacle curieux.



Voici un navire de guerre retour des Dardanelles ; il accoste à Sidi-Abdallah, l'arsenal maritime de Bizerte, où il débarque un certain nombre de prisonniers turcs ; parmi eux se trouvent deux officiers supérieurs pris lors d'un des derniers assauts que les troupes alliées ont livrés sur la presqu'île de Gallipoli.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

CHAPITRE TROISIÈME

EN FAMILLE

(Suite)

A travers les lignes, il tentait d'imaginer l'être faible et charmant qui, jusqu'alors, avait tenu si peu de place dans sa vie errante. Comment était-elle, cette Maud ; brune ou blonde, un peu sèche de tournure comme beaucoup d'Anglaises ou bien, au contraire, avait-elle les yeux ingénus, la souplesse harmonieuse de mistress Watson ? Ah ! quelle qu'elle fût, il l'aimait déjà, pour elle, d'abord, ensuite pour tout ce qu'elle représentait de passé, de bonheur perdu.

— Je serai à la gare, disait un post-scriptum. Je porterai une capeline aux couleurs anglaises.

Dès que le convoi ralenti eut annoncé l'entrée en gare, sir Arthur mit sa tête à la portière. Mais les quais étaient vides, l'autorité militaire en ayant interdit l'accès.

Ce fut seulement cinq minutes plus tard que le major, sur la grande place que balayait le vent, découvrit la capeline aux couleurs anglaises. Maud — c'était Maud — il la voyait, elle le vit aussi, le devina plutôt et, d'un élan, avec la franche décision des jeunes filles d'Albion, vint à sa rencontre.

— Sir Watson, je suppose ?

— Ma fille, sans doute ?

— Yes, father.

Le major avait devant lui une délicate petite personne, ni brune, ni blonde, à la vérité, mais de ce roux ardent, merveilleux qui tenta, durant toute une époque, l'école florentine. Ce n'était pas mistress Watson, elle ne tenait pas de lui, non plus, avec sa souplesse de gitane, mais c'était Maud, c'était son sang, le frère bijou de chair et d'os qui perpétuait la race des Watson. Elle lui avait pris le bras, mille fois plus audacieuse que naguère dans ses épîtres chargées de « respects ».

— Ah ! father, je ne vous ai pas présenté ma fidèle Minnie.

Une femme s'avança, créature massive aux sourcils touffus, au nez en coup de vent, qui, sans façon, broya la main du major d'un shake-hand farouche. Samy roulait des yeux ahuris... Était-ce donc là cette famille promise d'avance à son dévouement ?

— Votre mère n'est plus, Maud, prononça le major avec un soupir.

— Oui, répondit la jeune fille, j'ai beaucoup pleuré.

Elle s'exprimait avec une voix de tête un peu chantante dont chaque inflexion semblait une caresse. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de théâtral et d'artificiel. La fantaisie même de son deuil trop élégant eût paru choquante. Mais un don mystérieux corrigeait tout. La fille de sir Arthur avait un charme extraordinaire. A son bras, le major oubliait mistress Watson, les papiers de Birk, la grave rumeur de cette ville en armes. Il était lié, capté par une force nouvelle. « C'est ma fille », songeait-il. Et cette joie profonde retentissait au fond de son cœur.

— Vous savez, père, dit la jeune fille, nous avons un « chez nous ». Tout est préparé.

— Comment ? interrogea le major.

— Oui, reprit l'enfant avec son léger babil d'oiseau. C'est Minnie qui a tout fait. Elle est adroite, Minnie. Vous verrez. Le cottage est joli. A cause de vous, nous l'avons choisi à proximité du camp de Rouelles.

L'officier sursauta :

— Ah ! c'est trop fort. Comment savez-vous que je suis désigné pour le camp de Rouelles ?

La jeune fille mordit sa lèvre :

— Je ne sais pas... Je supposais... Ah ! si vous parlez trop fort, vous me ferez pleurer.

— Non, Maud, dit gravement le major, je ne veux pas vous faire pleurer. Vous êtes une fille bien inspirée, voilà tout.

Vingt-cinq minutes plus tard, une voiture s'arrêtait à l'entrée du cottage « Primerose ». Le soir tombait, mais le jardin avait une exquise odeur d'automne. Au bas de la côte, les tentes blanches du camp anglais s'alignaient correctement dans la brume montante. Bien que le major ne fût pas « poète », une émotion le saisit au seuil de son « home ». Cette fois non plus, ce ne serait pas l'abri définitif, mais un toit hospitalier qui accueillerait, durant quelques jours, son bonheur fugace. Et, sans doute, cette pensée était-elle aussi celle de la jeune fille, car elle murmura :

— Ne partez pas trop tôt... Je ne veux pas qu'on vous tue, moi.

Et, comme l'officier haussait les épaules, elle glissa dans sa main une autre petite main un peu frémissante.

Rien de plus joli que le cottage « Primerose » choisi par miss Watson pour abriter le major durant le séjour qu'il ferait au Havre. C'était une chaumière normande du type classique mais qui réunissait tous les avantages du confort moderne. Sous l'épais toit brun, les fenêtres à croisillons s'égayaient de rideaux à damiers, et chaque pièce meublée avec un goût sévère respirait l'intimité du « home » familial. Devant, s'étendait un jardin de plaisance tout fleuri de roses ; derrière, c'était un grand verger planté de pommiers. Au fond du verger, une porte basse ouvrait sur un taillis qu'on appelait le « Bois Robert ». Un mauvais chemin le traversait et, par des terrains en jachère, regagnait la route.

Pour sir Arthur, cette vie nouvelle avait une douceur inexprimable. Après la manœuvre, les longues heures employées à parfaire l'instruction des braves « tommies » de lord Kitchener, il retrouvait avec joie la société de Maud. Elle le délassait, lui faisait oublier pour une heure ou deux la grave mis-

sion le major souriait, car de tels mots lui semblaient déplacés dans la bouche de Maud. Mais non ! Il y avait dans Maud une âme passionnée, prompte à la haine comme à l'amour, et les cils noirs de la jeune fille avaient parfois des battements étranges.

— Ah ! père, je ne suis heureuse qu'avec vous, soupirait-elle en s'accrochant au bras du major... Emmenez-moi, dites...

Elle l'accompagnait partout, en effet, fréquentait avec lui les milieux d'officiers où la beauté de « miss Watson » ne passa pas inaperçue. Mais les hommages la laissaient froide. Elle regardait avec indifférence les jeunes lieutenants qui, pourtant, l'honorèrent d'une attention très particulière.

— Ne vous ennuyez-vous pas, Maud ? interrogeait sir Arthur.

— Jamais avec vous, répondait-elle...

La jeune fille était-elle sincère ; y avait-il, dans son affirmation, un grain de coquetterie ? Le major n'étant guère psychologue ne s'attardait pas à débrouiller l'âme de son enfant. Ce qui l'amusaient le plus, c'était l'incessante curiosité de Maud, la vivacité de son esprit toujours en éveil. Que de renseignements il lui fallait, à cette petite fille !

— Ma parole, disait l'officier en souriant, vous feriez un excellent chef d'état-major.

Il y avait, pourtant, un secret entre eux. Le premier soin de sir Arthur, en prenant possession du cottage « Primerose » avait été d'acheter un coffre-fort qu'il installa dans son cabinet. De cette manière, les plans de Birk seraient à l'abri. Plus tard, quand il irait sur le front, il les déposerait dans les caves d'une banque. L'ennemi, en tout cas, était dépité. En admettant même qu'il l'épiât encore, nul, sauf lui-même, ne savait le mot qui ouvrait le meuble.

Parfois, lorsqu'il avait un moment de loisir, le major s'enfermait chez lui et ouvrait son coffre. Il éprouvait une volupté secrète à manier ses plans, retrouvait là, comme dans sa cabine du *Red-Jacket*, toutes les émotions du prospecteur. A ces émotions un sentiment nouveau s'était ajouté. Toute cette fortune, songeait-il, deviendrait un jour la propriété de Maud. Oui, le nom de miss Watson brillerait dans l'avenir, au-dessus de la foule, comme les noms de Vanderbilt ou de Rockefeller.

Or, une nuit, sir Arthur étudiait ses documents, quand, tout à coup, des doigts légers heurtèrent sa porte.

— Qui est là ? interrogea-t-il.

Une voix douce répondit :

— Moi, papa.

C'était Maud. Mais que signifiait cette visite et pourquoi la jeune fille ne dormait-elle pas ? Instinctivement, et sans qu'il pût s'expliquer les raisons de cette méfiance, il réfléchit tous ses papiers, les jeta dans le coffre-fort et le referma. Puis il s'achemina vers la porte et fit jouer la clef. Maud apparut, souriante, dans son peignoir semé de chrysanthèmes d'or.

— En vérité, Maud, que signifie ?...

— Je vous dérange, père ?

— Nullement, fit le major avec brusquerie, mais expliquez-vous.

Il y avait de la lumière dans votre cabinet, dit simplement la jeune fille. Je craignais que vous ne fussiez malade.

— Non, Maud, je travaillais.

— Pour la guerre ?

— Pour vous.

— Alors, père, je veux savoir.

— Vous ne saurez rien, ma chère Maud... pour le moment du moins...

La jeune fille avait légèrement pâli. D'un bref coup d'œil elle explora la pièce et ses yeux se posèrent sur le coffre-fort. Elle parut hésiter quelques secondes, puis ses bras demi-nus enlacèrent tendrement le cou de l'officier.

— Savez-vous, dit-elle en riant, que je n'ai pas la moindre envie de dormir ? Travaillez, père, travaillez pour moi... Tenez, je vais m'asseoir dans ce grand fauteuil... Je vous regarderai.

Elle s'installait, en effet, et sa tête fine, sous la lueur rose de l'abat-jour, se renversa négligemment.

— Excusez-moi, Maud, mais je ne travaillerai plus, dit l'officier avec courtoisie, non, je ne travaillerai plus... Je préfère jouir de votre présence.

Maud inclina la tête avec un sourire, mais ce sourire laissait percer une pointe de dépit.

— Allons, dit-elle, c'est bien ce que je pensais, je vous dérange. Nous ne serons donc jamais tout à fait intimes.

Il y avait un regret dans ces paroles, un regret si vif que, soudain, la gentille créature n'y put tenir... A ses beaux yeux, les larmes montèrent.

— Maud, qu'avez-vous ? interrogea l'officier inquiet.

Elle murmura :

— Rien... Laissez-moi.

(A suivre.)



MISE EN ÉTAT D'UNE TRANCHÉE ENNEMIE

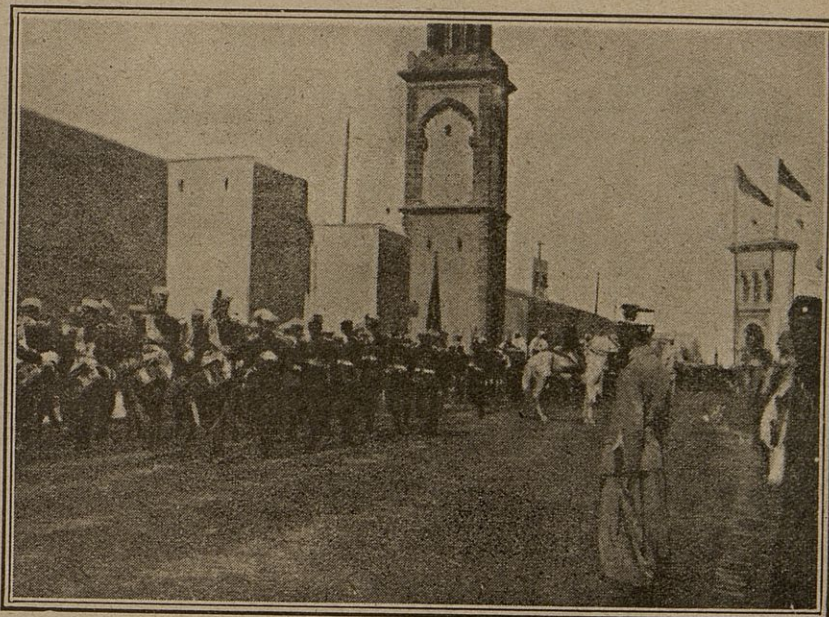


Voici une tranchée que nos braves ont enlevée aux Allemands tout près de Souchez ; ils l'ont aussitôt remise en état de défense ; les parapets ont été retournés, les mitrailleuses sont prêtes à fonctionner et les grenades que l'ennemi a abandonnées dans sa fuite vont lui être renvoyées avec entrain ; nos poilus sont bien trop honnêtes pour garder ce qui ne leur appartient pas.

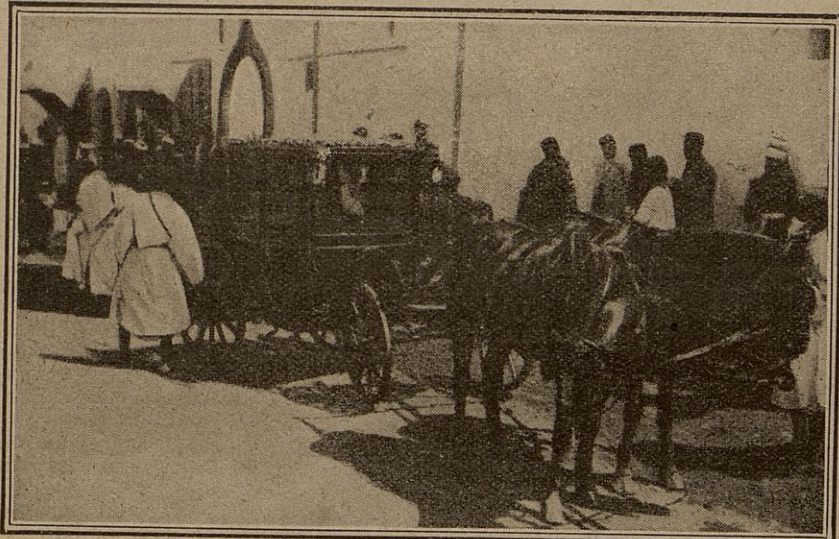
LE SULTAN A L'EXPOSITION DE CASABLANCA



Dans un grand appareil le sultan du Maroc, Moulaï-Youssef, s'est rendu à Casablanca pour visiter l'exposition que nous y avons organisée avec tant de succès. Voici, portés par des cavaliers, les étendards du sultan.



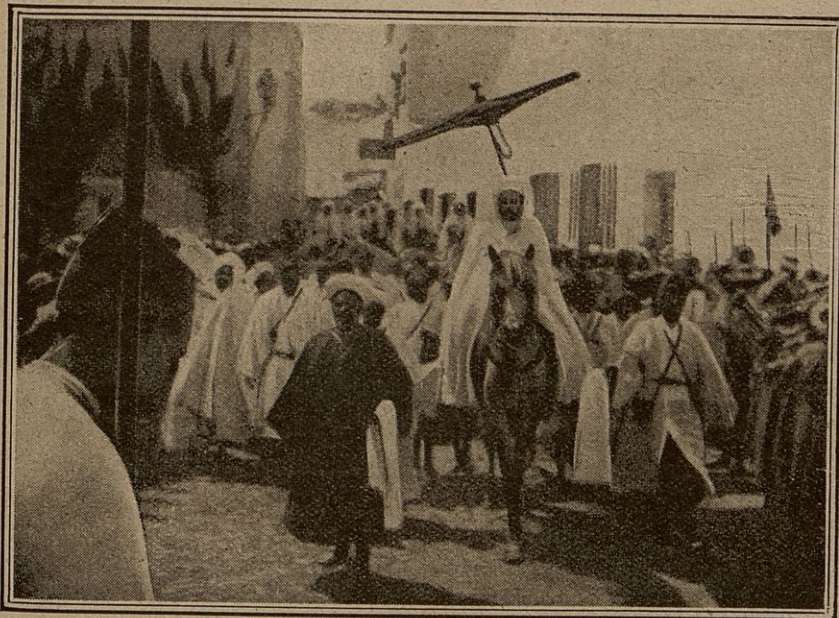
La musique, tambours et clairons, précèdent le magnifique cortège qui se déroule dans les rues de Casablanca avec le faste habituel. Le général Lyautey, résident général, accompagnait le sultan dans sa visite.



Une voiture de gala, attelée de deux superbes chevaux, était réservée au sultan ; mais Moulaï-Youssef voulut se rendre en auto jusqu'à l'exposition ; le sultan du Maroc a d'ailleurs prouvé déjà qu'il voulait adopter les usages modernes.



Le cortège était encadré par des pelotons de spahis et de goudiers marocains ; sur le parcours les troupes, coiffées du casque colonial, formaient la haie. Sous le soleil du Maroc, ce fut un éblouissement de couleurs éclatantes.

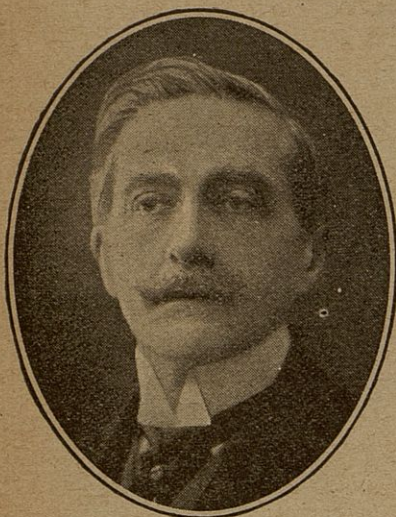


Le sultan Moulaï-Youssef monta ensuite à cheval pour se rendre à la mosquée de Dou-el-Maghzen ; on le voit ici sous son ample burnous blanc ; un cavalier tient le grand parasol au-dessus de sa tête tandis que les indigènes s'inclinent sur son passage.

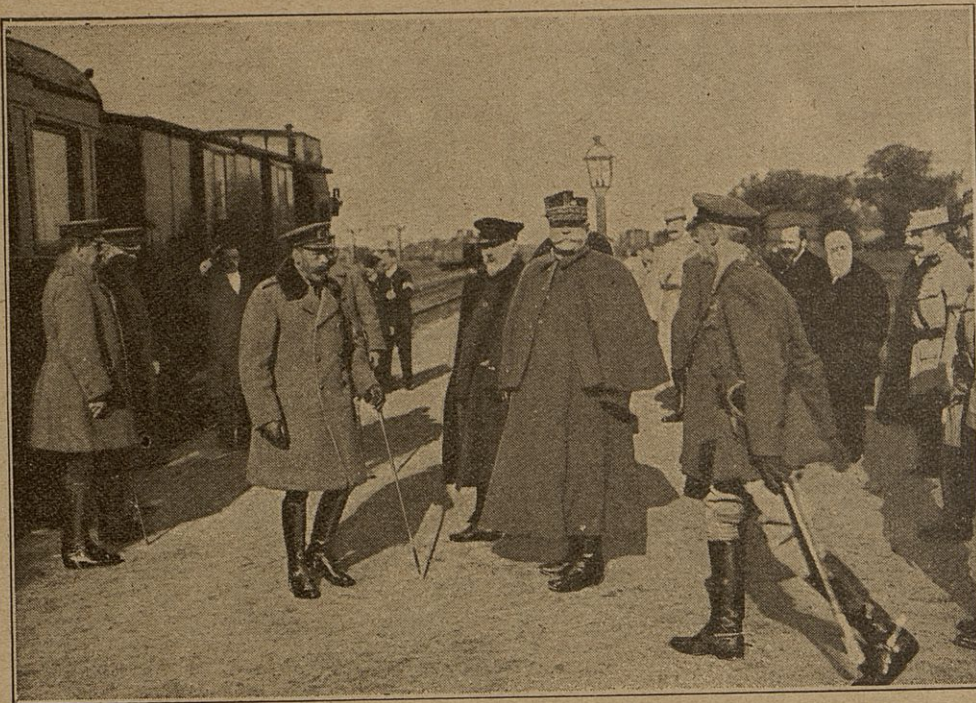


Les caïds, les grands dignitaires de la cour accompagnaient le sultan, montés sur leurs magnifiques chevaux arabes aux harnachements précieux ; ce cortège imposant sortit de Casablanca par la porte de France, au milieu d'un concours énorme de curieux.

LES ACTUALITÉS



M. PAUL HERVIEU
de l'Académie française,
qui vient de mourir



Le roi d'Angleterre et le président de la République, accompagnés du général Joffre, visitent nos armées.



MISS EDITH CAVELL
l'infirmière anglaise
assassinée par les Allemands

SUR LE FRONT RUSSE

C'est toujours au nord, sur le front Riga-Dvinsk, que les Allemands font porter leurs efforts ; ils ont concentré dans cette région près de trente-trois divisions d'infanterie et de cavalerie et une masse formidable d'artillerie ; ils veulent à tout prix s'emparer de ces deux villes et pour relever l'ardeur de ses soldats le kaiser leur a déclaré qu'après cette conquête ce serait la paix. Aussi les attaques sont-elles devenues chaque jour plus furieuses. Nos alliés résistent vigoureusement.

Le 25, un grand combat a eu lieu au sud du chemin de fer d'Iksul ; à cinq reprises les troupes du maréchal Hindenburg ont attaqué ; elles ont été repoussées et ont subi de grandes pertes. Près de Dvinsk, dans la région à l'est d'Illuxt, l'offensive ennemie était arrêtée.

Le lendemain, les Allemands revenaient à la charge, mais sans plus de succès. Au sud de Riga, ils tentaient de s'emparer de l'île de Dahlen afin de pouvoir traverser la Duna et de tourner Riga par l'est ; sous un feu terrible et au prix de pertes énormes, ils parvinrent seulement à la berge gauche du fleuve.

Ayant reçu de nouveaux renforts, les troupes allemandes renouvelèrent leur offensive le long de la Duna, à Linden qui est au nord de Friedrichstadt, vers Jacobstadt et contre Dvinsk ; le succès qu'elles ont remporté à Illuxt leur a coûté fort cher et elles n'ont pas été en mesure de le poursuivre.

La pression russe s'accroît vers les lacs et menace la ligne Dvinsk-Vilna, ce qui constitue un sérieux danger pour l'armée allemande du nord.

Au centre, les Russes ont poursuivi leurs succès dans la région de Baranovitchi et tous les efforts de l'ennemi pour reprendre les positions perdues ont été infructueux.

Au sud, le général Ivanoff a encore progressé ; au nord de Tarnopol il a enlevé une partie des

positions autrichiennes en faisant prisonniers plus de sept mille soldats et près de deux cents officiers. Si, dans cette région, les Austro-Allemands sont contraints à la retraite, leur situation peut devenir extrêmement périlleuse.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

L'héroïque armée serbe se bat vaillamment contre les ennemis qui l'ont assaillie de tous côtés. Au nord les armées austro-allemandes de von Kœvess et de von Gallvitz n'ont avancé que très péniblement malgré le secours de leur artillerie lourde ; elles étaient arrivées de 27 octobre au pied d'une crête qui forme un sérieux obstacle ; les Serbes s'y sont retranchés et en rendent l'accès très difficile. Aussi l'ennemi essaie-t-il de tourner cette position par l'est et par l'ouest ; c'est à peine s'il a gagné quarante kilomètres en trois semaines de combats.

Les armées bulgares ont attaqué sur deux points principaux ; au nord, vers Negotin, au centre, vers Uskub ; elles se sont emparées de cette dernière ville. Elles avaient aussi occupé Koprulu ; mais une contre-offensive énergique des Serbes les en a chassées.

Les troupes françaises ont pris contact avec les Bulgares à Rabrovo, au sud de la gare de Stroumitza, et leur ont infligé un échec ; elles ont ainsi pu donner la main à l'armée serbe qui venait de reprendre Koprulu et protéger la ligne de Salonique jusqu'à cette ville.

Entre temps des navires français, anglais et russes bombardaient Dédéagatch et la côte bulgare, causant des dommages importants aux établissements militaires ; c'est ainsi que la caserne de Dédéagatch, la voie ferrée et la gare furent détruites de fond en comble ; de nombreux wagons, complètement chargés, prirent feu, projetant dans les airs des gerbes de flammes.

Les renforts français et anglais ont continué à débarquer à Salonique.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le
plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 54, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 7 de ce fascicule et intitulé : " La chasse aux avions ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Notre Exposition de « L'ART A LA GUERRE »

TABLEAUX DE GLOIRE ET TRAVAUX DE SOLDATS

Nous rappelons à nos lecteurs que les Salles du Jeu de Paume des Tuileries, où a lieu l'Exposition, sont ouvertes chaque jour, de 10 heures du matin à 4 heures du soir et qu'elles sont chauffées. Le prix d'entrée est fixé uniformément à 1 franc.

Tous les jours, un Concert instrumental exécuté par les artistes des Concerts Rouge est donné de 2 heures à 4 heures, dans une des deux grandes salles de l'Exposition. Les dimanches et jours fériés, ont lieu aux mêmes heures, deux Concerts différents, un par grande salle.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir de faire savoir à nos abonnés que sur demande adressée à l'Administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, nous mettrons à leur disposition deux Cartes d'entrée gratuites, valables pour une visite à l'Exposition de l'ART A LA GUERRE.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



La Guerre en Caricatures



PERMISSIONNAIRE

- Ben vrai, vous en rapportez des souvenirs !
- Oui, la médaille, c'est pour la mère et l'casque c'est pour not' cochon.



FATIGUÉS D'ÊTRE BOCHES

- Ça sent la cuisine, mais ça sent vraiment mauvais !
- J'te l'avais bien dit, par là on retombe dans les lignes boches.